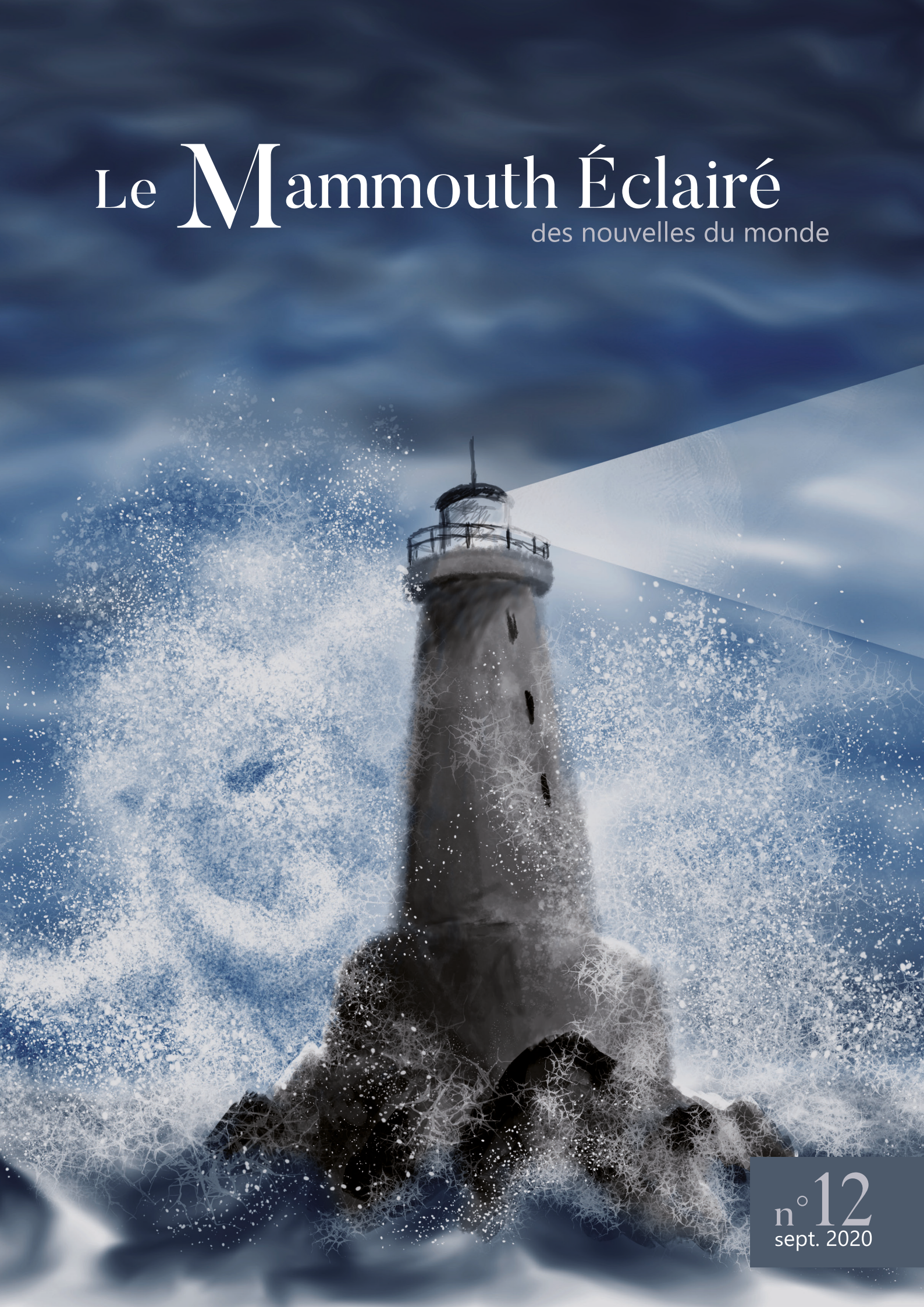
Le Mammouth Éclairé

des nouvelles du monde



n°12
sept. 2020

Equipe éditoriale
Le Boulet, Rémi, Elk, cyamme, Olaf, Claudius, Verasoie

Relecture
Léilwën

Maquette
anlor

Couverture
VinzWallbreaker

Illustrations
Sarcignan, Erwan, Lucile, gage, Kelly, Aline Jayr, Ocubrea, Rémi, Garance

Auteurs
Florian Philippon, Angieblue, Adrien Crispyn, Gilles Lucas, gage, Léilwën, Samarcande, Nicolas Parisi

Sommaire

Édito p. 3

Tempête de mots p. 4

Appel à textes p. 12

J'irai là-bas p. 13

Nuit d'ivoire p. 15

Rien n'échappe à la rosée p. 16

Tempête en haute mer p. 17

L'Anvers du décor p. 18

L'appareillage p. 22

Les Vaches Noires p. 27

Première pêche p. 34

Quel membre du MdE êtes-vous ? p. 41

Résultats p. 42

Ascendant p. 43

Coups de cœur p. 46

Conseils écriture p. 50

Conseils lecture p. 52

Bonus p. 54

Édito

Nous vivions une époque passionnante et remuante, agitée de ses propres tempêtes et tourmentes.

Nous vivions dans un monde qui se réchauffait mais, de plus en plus frileux, nous n'osions pas aller les uns vers les autres. Ces murs que nous érigions alors, de briques ou d'électrons, étaient de belles surfaces immaculées sur laquelle écrire tout ce qui nous habitait.

Et puis une petite chaine moléculaire de quelques dizaines de nanomètres a tout changé, pour longtemps. Alors que nous devons réapprendre à vivre dans ce monde si semblable mais bien différent, du côté de la revue, nous nous sommes adaptés aussi. Armés de patience, nous sommes reconnaissants d'avoir pu compter sur la vôtre…

Envers et contre tout, créons ensemble.

Soyons perturbations, soyons anticyclones, tournoyons au voisinage de la convection des autres, émoussons-les, changeons-les comme ils nous changent, soyons selon les gouts acteurs du climat ou feuilles portées par les vents, ne nous refusons pas au monde, crevons nos bulles !

La revue que vous tenez dans vos mains ou qui s'affiche sur votre écran contient un peu de ce que sont les membres motivés du forum, les internautes ayant répondu à l'Appel à Textes, les commentaires qui leur ont été faits, les choix, les votes, les disputes et réconciliations, les dessins à pinceaux libres… et bien sûr un peu de vous, chers lecteurs.

Le Mammouth Éclairé, c'est aussi notre cœur qui bat sous sa couverture mate en (cyber)papier glacé. Et pour ce numéro 12, il affrontera **Tempêtes et Bourrasques**.

Ensemble nous jouerons les filles de l'air, attrapant des mots jetés aux quatre vents, pour écrire poèmes et calligrammes ; nous ferons plus ample connaissance, voire même la bise si le cœur nous en dit. Nous partagerons nos coups de cœur les plus tempétueux parmi les plumes du Monde de l'Écriture et nous vous proposerons nos idées de lectures à parcourir lorsque vous échouerez dans l'œil du cyclone. Un top des conseils d'écriture et des écrits rupestres cryptiques, poétiques ou revendicatifs. Vous pourrez retrouver entre deux feuilles volantes les participations de l'Appel à Textes émis par avis de Gros Temps et au milieu de ce blizzard de mots, nous l'espérons, quelques flocons de la vraie joie que nous avons eue à préparer ce numéro avec vous et pour vous.

Prenez soin de vous, prenez soin de notre Monde, lisez, écrivez, existez et si le cœur vous en dit, venez nous retrouver pour le numéro 13.

Tempête de mots

Je suis Mout, tu es Mout, il est Mout : nous sommes le Mout ! Notre pachydermique revue est une œuvre collective, une mosaïque cadavre-exquisante, bref un myriapode dont chaque petit peton est une personne qui a apporté sa contribution.

Ce jeu a donc été jeté en pâture aux Mdéiennes et Mdéiens : deviner le thème de la revue au moyen d'une fresque d'indices, tel un mystérieux message laissé sur une pyramide de papier. Et ils ont été nombreux à répondre l'appel de la Tempête. Vous trouverez parmi la bourrasque des mots qui va suivre, les textes ou calligrammes portés par le vent venus se loger entre les pages de la revue.

Trublion à Aum typhon

Acini Van Herst

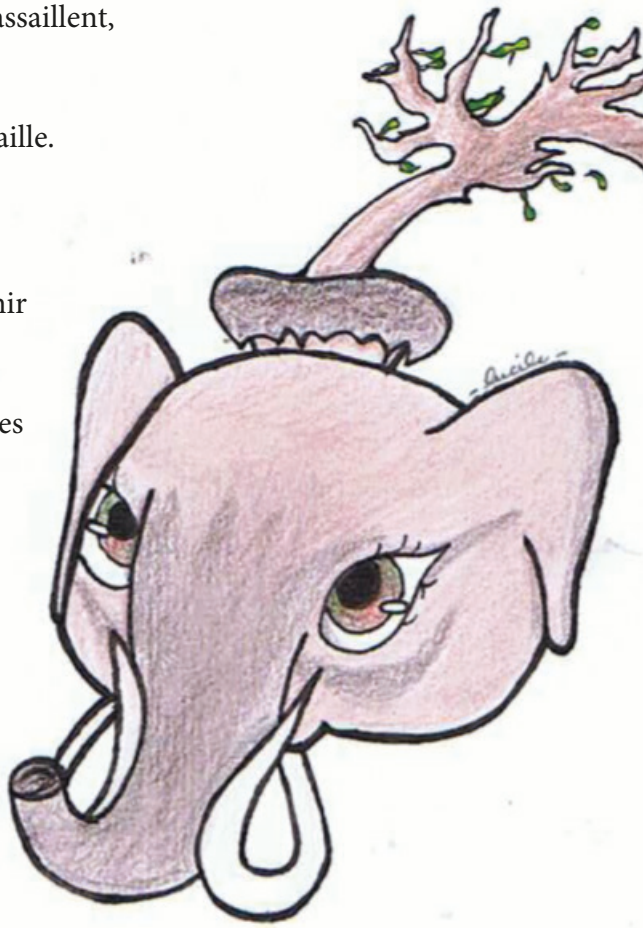
Ô mon trublion !
Conte donc ton tourbillon !
Siphon à Aum ! Typhon !
Déferle ta rage,
Qu'au pays du matin calme
Sombre l'orage.

Mais si, en son œil
Brille la sérénité,
N'attends nul Messie !
Mais si, en son sein,
S'éteint sa furiosité,
N'attends nul Messie !

Nul règne à venir,
Seuls sont les serpents en mer,
Nul ne les fait taire.
Leurs petits noms sont
Cyclone Ouragan Typhon
Nul ne peut les taire !

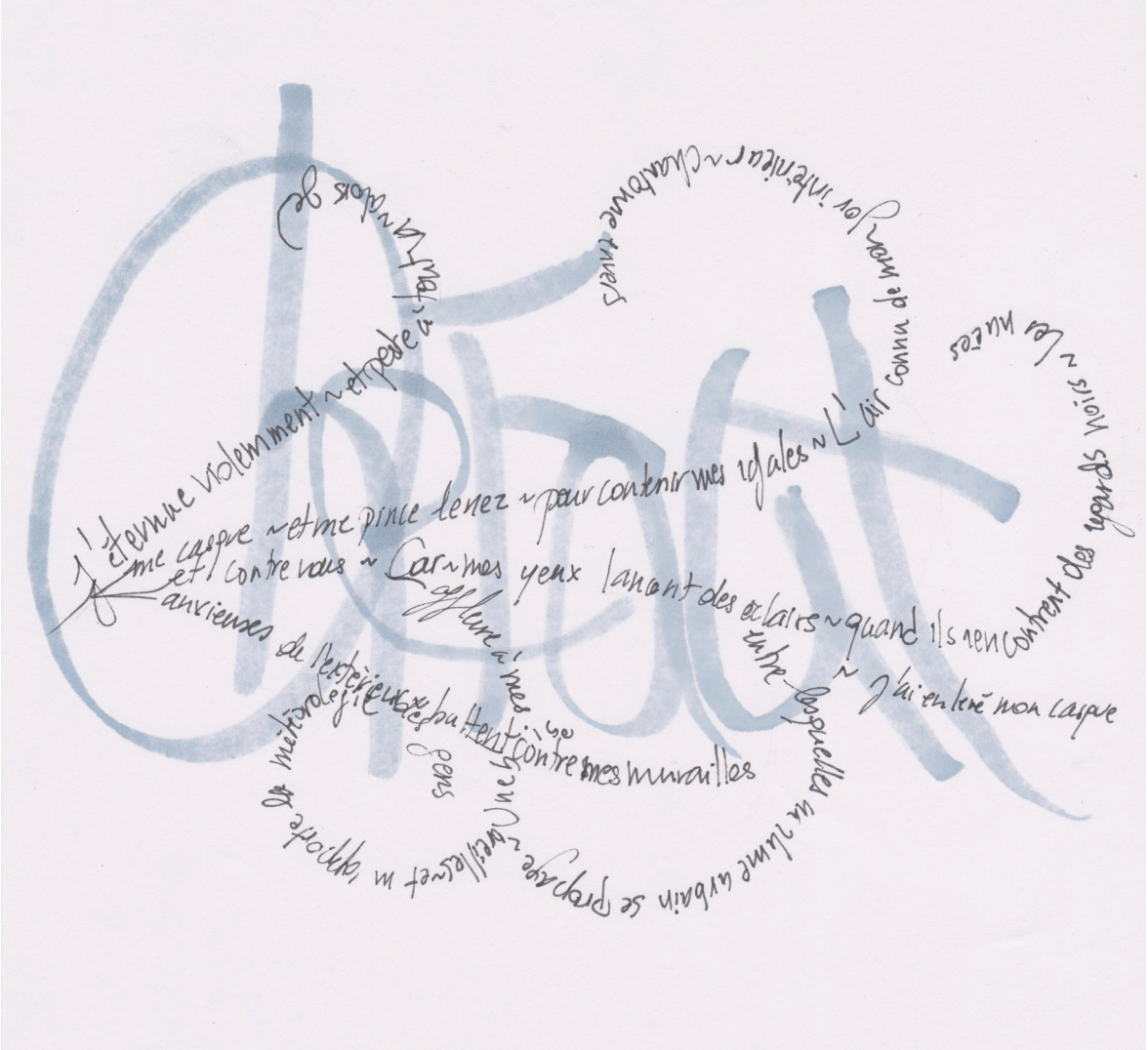
Ni pont, ni sommet !
Tant que les eaux t'assaillent,
Rien pour te sauver.
Surnage en rafale,
Tant que le vent assaille.
Point ne tressaille !

Ne te restera
Que le vague souvenir
D'un grain de folie.
Ne te restera
Que ruines englouties
D'un grain de dépit.



Ohéraut

Miromensil



Transcription du calligramme

J'éternue violemment
et peste à tout va
alors je me casque
et me pince le nez
pour contenir mes rafales

L'air connu de mon for intérieur
chantonne envers et contre vous

Car
mes yeux lancent des éclairs
quand ils rencontrent des regards noirs

Les nuées anxieuses de l'extérieur
buttent contre mes murailles
entre lesquelles un rhume urbain se
propage

Finalement
une bise affleure à mes oreilles
et m'apporte la météorologie des gens
— j'ai enlevé mon casque

Bourrasque

Gage

On avait pris l'ouragan de 10h37 ce mardi-là.

Les rafales me retournaient les plumes pendant que nous prenions de l'altitude. Après m'avoir demandé trois fois si je faisais la tête, alors que j'avais seulement mal au cœur, maman avait reporté son agressivité sur papa, criaillant dans les bourrasques, claquant de son grand bec rouge, roulant de l'œil.

En m'absorbant dans la contemplation du tourment des nuages et de leurs boursouflures violacées, je me retrouvais une fois de plus à me demander ce que je faisais là. Je savais bien que ce n'était pas le vent et ses brusques bourrades qui me rendaient malade.

La pluie me piquait les yeux et j'avais bien du mal à me concentrer sur mon vague à l'âme. Le prêche maternel parvenait à s'imposer à travers les ondées, glissant sur le pennage luisant de mon père impassible. Parfois un éclair me révélait à proximité d'autres volatiles malmenés par les éléments, et j'avais honte.

Le voyage n'en finissait pas. J'avais les ailes raides et de plus en plus froid aux pattes.

Nous n'en étions qu'à la moitié du trajet quand retentit soudain un coup de tonnerre aussi puissant que bref. Maman fut foudroyée en plein ciel, nimbée brièvement d'un halo aveuglant. Je vis son corps disparaître dans les nuées mouvantes et la pluie. Papa continua à braver l'averse sans le moindre tressaillement.

Je me souviens encore précisément de deux choses : le grand silence qui suivit l'accident, et une fugace odeur de brûlé.

Naufrage

Jonque

— Va crever !

Je regardai Fanny d'un air hébété. Mes yeux glissèrent sur sa silhouette longiligne, longèrent son cou, roulèrent sur la cascade de boucles sombres, s'attardèrent sur le grain de sa peau quand ils redécouvrirent son visage furibond. Elle était toujours aussi sublime.

Depuis qu'elle avait déferlé dans ma vie, elle en était la tempête qui bouleversait mes habitudes, secouait mes pensées, m'emportait dans sa fureur en ballotant mes émotions comme un déjeuner trop riche pour une virée en mer.

Cette fille te perdra.

Combien de fois ne me l'avait-on pas répété ? Combien de typhons n'avais-je pas essuyés depuis que je la connaissais ? Combien d'éclats de voix, de rafales de mots trop vite prononcés ne nous avaient pas arrachées l'une à l'autre ?

Chaque fois qu'elle revenait, qu'elle déboulât comme une tornade ou qu'elle me soufflât de doux mots à l'oreille, accompagnés d'une tendre bise, ma rancœur était en un éclair balayée par le vent et nous reprenions le large. Pour, encore et toujours, nous jeter sur des récifs.

Crever ? Nous nous détruirions mutuellement, c'était certain.

— Tonnerre de Zeus, Fanny, je t'aime à la folie.

Les maladroits délicats

Become

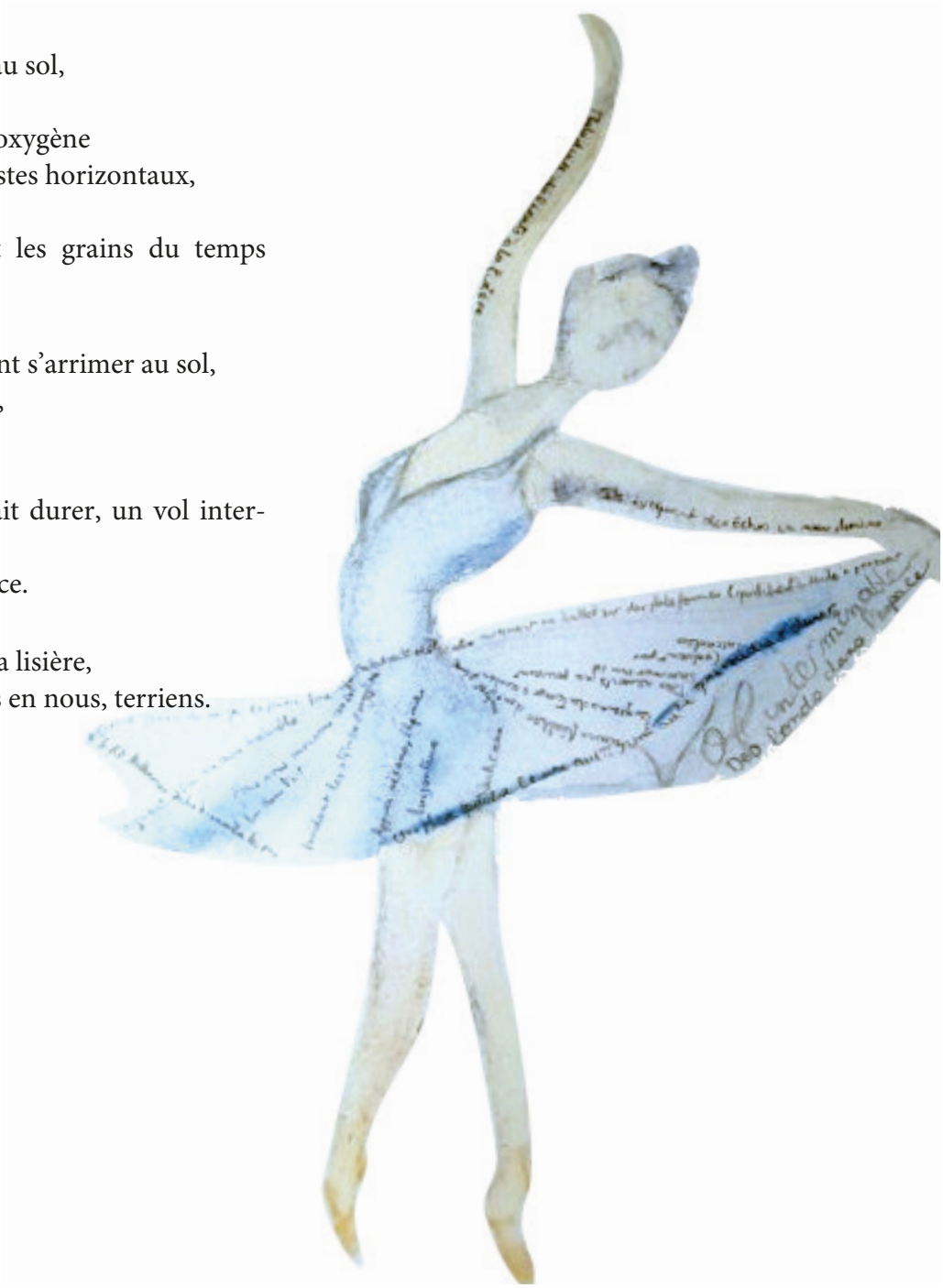
Transcription du calligramme

Grâce flocon de neige
En poudre fine,
Les maladroits délicats avancent en ballet sur des plateformes
Équilibristes seuls à percevoir le fil
Ballerines seules à connaître les pas
Voguant sur un auro invisible.

Nous nous mouvons au sol,
Eux dans l'air,
Fendant les atomes d'oxygène
Appuis aériens, alpinistes horizontaux,
Verticaux malgré eux.
Falaises friables dont les grains du temps s'écoulent

Des ressorts ne pouvant s'arrimer au sol,
Évoluent par saccades,
Une phase terrestre,
Et une autre
Une autre qui voudrait durer, un vol interminable,
Des bonds dans l'espace.

Maladroits délicats à la lisière,
Ils évoquent des échos en nous, terriens.



Icniv Ad Odranoel

On raconte qu'il y a 25 ans, c'était son père qui avait sauvé tout le monde. Alors comme un hommage à l'homme qu'il n'avait jamais connu, il partit. Ses amis lui demandèrent s'il était inquiet et il simula la témérité en s'esclaffant que ce n'était pas une vieille caverne qui allait l'effrayer. Anxieux, lui ? Le fils du héros ? Peut-être… Cela ne l'empêcha pas d'empoigner son courage, et de pénétrer l'orifice pour protéger son hameau d'une destruction certaine. Il entendit cette énorme et lourde voix :

BISE À TOI, Ô JEUNE AVENTURIER
AIR TERRIFIÉ TU AS, JAUNE AVANT TU RIAIS
RAFALE TA PEUR ET CRIE MON PRÉNOM
TORNADE S'ABATTRA SUR TON VILLAGE SINON

DÉFERLER LA VAGUE, JE M'OCCUPERAI
AURO SABLÉ CACHANT DES ASTRES
VENT TRANCHANT COMME UN COUPERET
OURAGANTUESQUE SERA LE DÉSASTRE
SOUFFLER MON NOM T'ÉPARGNERA CE CALVAIRE

GRAIN DE FOLIE S'ÉLÈVERA ET UNE
RADÉE TOMBERA OU BIEN CE SERA UNE
ONDÉE SI TU GRONDES CE LIEU ET UN
TONNERRE PORTERA TES MOTS OU BIEN UN
TYPHON DÉTRUIRA TOUT, AURAS-TU UN
ÉCLAIR D'HYDROMANCIEN ?

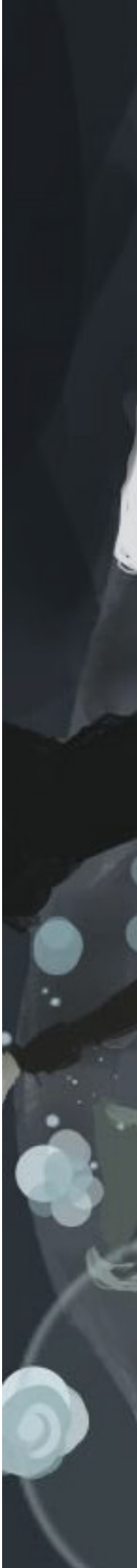
Il s'approcha de la sortie, fit face à la lumière éblouissante et entoura sa bouche de ses mains et hurla ces trois mots :

Les trouverez-vous ?

Promenade du Mout Laineux

Pinokio

Un mout laineux se promène, sa chapka sur la tête. Un petit vent se lève, jazze sa trompette, souffle dans ses oreilles. Elles se gonflent, gonflent si fort… que soudain sa moumoute s'envole. Le mout fait la moue et pince ses lèvres. Il se sent nu et honteux. Aussi fuit-il les siens sans dire un mot. La pluie tombe, un petit grain. Mout s'éloigne. Il a froid et va mourir tout seul avec son rhume de cerveau. Au triste destin du mout sans sa moumoute, enseveli dans le permafrost, il nous reste cette expression : « mout russe et bouche cousue. »



Regard d'éternité

Derrière le miroir

Le yacht, pourtant bien gros, bascule. Droite gauche, droite gauche. Peu sûre de mon équilibre, je préfère me maintenir fermement sur le pont mouillé en m'agrippant à la rambarde. Une brise salée et humide caresse mon visage, le reste de mon corps est enveloppé dans une combinaison. Le guide finit d'énoncer les mesures de sécurité, mais on en a déjà parlé hier soir et il faut que je me concentre. Inspirer, expirer.

Au fond, le paysage. Hautes montagnes striées de blanc qui tombent directement dans le fjord. L'air autour de moi est saturé d'attente. Et de leur bruit. Leur souffle surtout : pfffouuuu. J'essaie de ne pas encore regarder, de me réserver la surprise pour après. Mais partout en moi, des frissons et des papillons.

À la fin du discours, le vent se lève, comme pour souffler « Allez on y va ! » Le signal est donné. Je suis le mouvement qui m'emmène dans le zodiac, m'assois sur un des bords renflés. Je respire à peine pendant que le pneumatique fonce dans la mer grise et bosselée. Mes paupières restent obstinément closes.

Le moteur s'arrête. J'entends la voix si proche du guide dire « If you feel ready… » J'enfile mes palmes, mes mains tremblent. Je me retourne, absorbe le paysage une dernière fois, inspire l'air salé, et puis je me laisse tomber. C'est immédiat, l'eau froide et leur chanson. Des clics, des modulations plus aiguës. Tout est sombre pourtant, au fond, à droite, à gauche. Je nage, mon cœur bat violemment. J'essaie d'ouvrir mes yeux au maximum et en même temps, de tout inscrire dans ma mémoire pour ne jamais oublier.

Enfin, un mouvement. Une ombre noire qui grossit. Un corps fusiforme, un sourcil blanc, un triangle de nageoires. Elle passe, me regarde, et je me dissous dans l'éternité de cet œil.

L'orque.

Bref , je participe

Tim Gab

J'ai lu l'énoncé de ce jeu du mout et aussitôt, j'ai eu une idée, le genre d'éclair de génie qui te frappe d'un coup alors que tu ne t'y attends pas. Ce n'est pas si souvent que ça arrive, alors il faut savoir les exploiter.

Du coup, j'ai commencé à écrire un petit texte. Ça allait bien, les mots s'enchaînaient sans difficulté, mes doigts filaient sur le clavier au rythme effréné de mes pensées dans un vrai tourbillon d'idées. Puis une fois finie, non pas le texte complet, mais l'introduction de ce dernier qui pourrait convenir pour le jeu, j'ai soufflé un coup avant de regarder le résultat final.

Ça avait l'air pas mal, mais bon, le problème c'est que mes textes me semblent souvent pas mal, mais qu'au final, l'accueil du public est souvent mitigé. Mais, comme le dit le proverbe : « qui ne tente rien n'a rien. » D'ailleurs, il devrait rajouter « qui tente n'a pas quelque chose pour autant » Mais ça ferait peut-être un peu trop long.

J'étais donc au beau milieu de mes réflexions sur les proverbes et ce qu'il faudrait ou non leur rajouter quand soudain, je me suis rappelé la contrainte de 300 mots. Alors, j'ai compté les mots. On était à presque 800.

Bizarrement, c'était trop et retirer 500 mots à un texte sans en perdre ni le sens, ni l'essence, c'est un vrai défi, car sans essence, on ne va pas loin. Mais bon, plus sérieusement, de manière générale, moins de 500 mots c'est un vrai défi pour moi. Une fois lancé, les mots s'enchaînent tout seuls et en un rien de temps j'en ai 800 ou 900.

Donc militons pour un jeu du mout avec texte de 500 mots minimum. Sinon je ne participerai pas.

Appel à textes

L'Appel à Textes, c'est le cœur battant de notre revue, l'idée depuis laquelle tout est parti !

Le principe : d'après un thème annoncé, membres du forum comme personnes extérieures ont pu envoyer anonymement leurs textes et poèmes. Selon la tradition du Monde de l'Écriture, ceux-ci ont été postés, relus, critiqués, décortiqués, scrutés, arrosés de suggestions et d'idées pour les améliorer et permettre aux auteurs et autrices d'en offrir la meilleure version possible. Deux phases de relectures, puis deux phases de vote : c'est ainsi que les membres du forum ont sélectionné pour vous ces huit textes.

Enfilez votre ciré, parce que nous avons appelé le **Gros Temps**.

Bonne lecture !

J'irai là-bas

Florian Philippon

Je touche ma peur, mon cœur qui tambourine
J'entends le grondement qui enfle, s'emporte
J'entends le bois qui craque, celui qui me porte
Le plancher vibre, le sel sature mes narines

J'avance, courbé, la tête encapuchonnée, en bélier
Le vent en rafales claque les toiles des fiers drapeaux
Qui s'accrochent là-haut dans l'air glacé aux poteaux ployés
Je serai ce pas de plus, jeté, propulsé. À l'assaut

J'irai là-bas, jusqu'au garde-fou qu'harcèlent les eaux
J'irai là-bas, mon pantalon trempé plaqué sur la peau
J'irai là-bas, sourd et aveugle, alourdi par ma croix
Non par celle qui sur ma poitrine enfonce ma foi

Mais par celle de mon accorte promesse qui m'exhorte
Qui crie dans mes tempes, résonne toujours plus forte
Qui me fait tenir malgré le fracas des éclairs à venir
Qui m'offre une lueur dans la noirceur de cet avenir

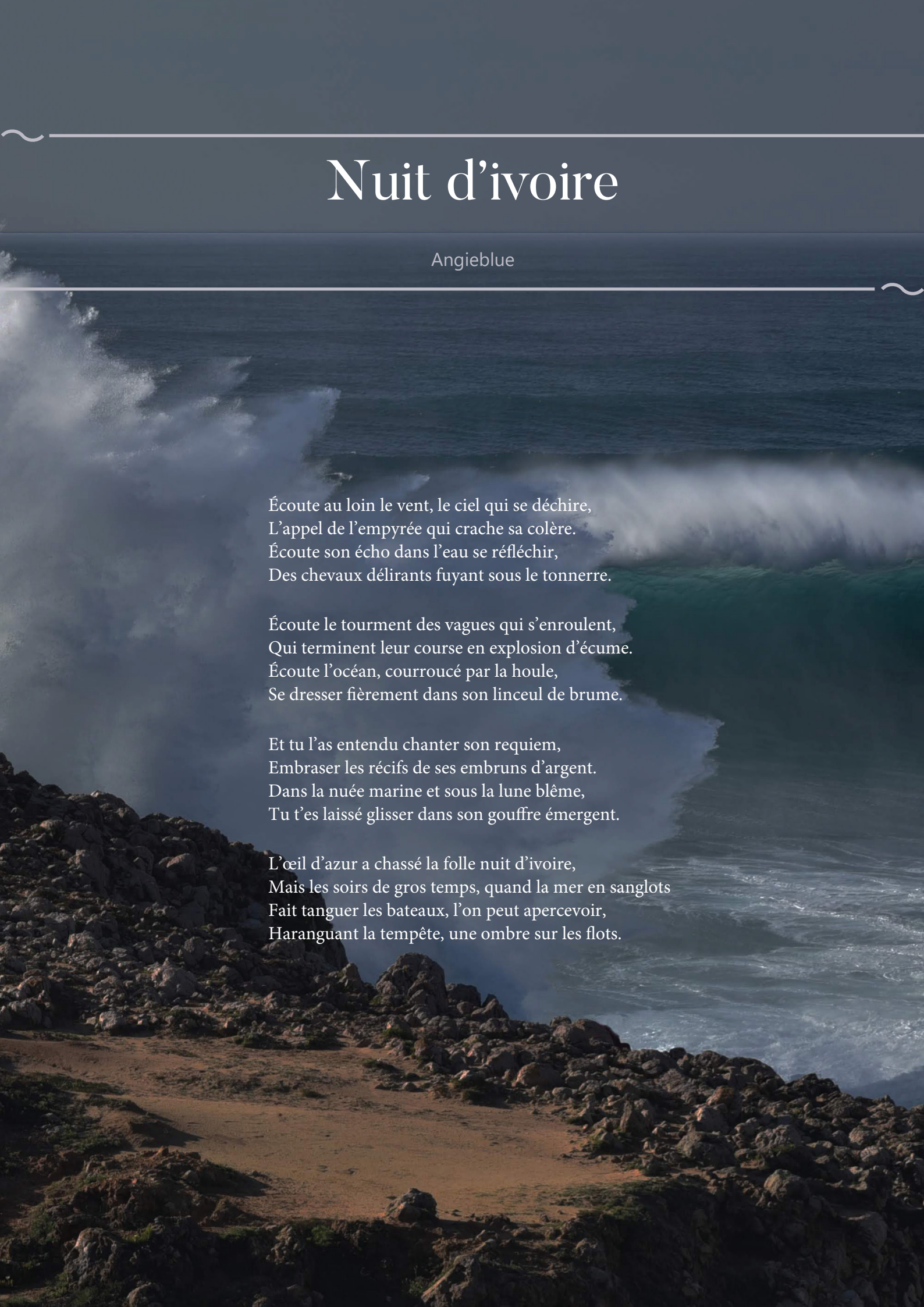
Entre les planches, des gerbes jaillissent et s'envolent
Lourdes et blanches, les gouttes se font dentelles folles
Toujours plus proches, toujours plus vives, menaçantes
Quand elles tombent, explosent par vagues tonitruantes

J'irai cueillir les mots qui décrivent et délivrent
Ces vives sensations, la beauté de ce monde ivre
Au bout du ponton, j'irai pour Henriette, la mer : sa Vie
Et celle de son mari, parti dans le silence d'une nuit

Dans sa maison de retraite, le regard aveugle à la fenêtre,
Assise, elle espère demain, notre rituel et mes lèvres pleines
De l'eau ruisselante, des pieds glissants, du corps frêle qui peine
De tous ces souvenirs qui résonneront dans le creux de son être

Nuit d'ivoire

Angieblue



Écoute au loin le vent, le ciel qui se déchire,
L'appel de l'empyrée qui crache sa colère.
Écoute son écho dans l'eau se réfléchir,
Des chevaux délirants fuyant sous le tonnerre.

Écoute le tourment des vagues qui s'enroulent,
Qui terminent leur course en explosion d'écume.
Écoute l'océan, courroucé par la houle,
Se dresser fièrement dans son linceul de brume.

Et tu l'as entendu chanter son requiem,
Embraser les récifs de ses embruns d'argent.
Dans la nuée marine et sous la lune blême,
Tu t'es laissé glisser dans son gouffre émergent.

L'œil d'azur a chassé la folle nuit d'ivoire,
Mais les soirs de gros temps, quand la mer en sanglots
Fait tanguer les bateaux, l'on peut apercevoir,
Haranguant la tempête, une ombre sur les flots.

Rien n'échappe à la rosée

Adrien Crispyn

Rien n'échappe à la rosée.
L'eau tombe, goutte après goutte.
Sans bruit, le sous-bois écoute
Ses démons se nymphoser.

En rêve, je les redoute,
Fuyant leurs moindres baisers.
Contre-natur', sclérosés,
Autour de moi, les flots joutent.

Sur l'éther, leurs yeux posés
Défient le ciel et l'envoutent,
Souillent de gris le mois d'août.
Tout est sale, cyanosé.

Vert est mon front sous la voute
De ronce, aux foehns, exposée.
Bleues sont mes joues lapiazées
Par l'orde pluie sur ma route.

L'eau ne veut pas m'apaiser.
Contre mes peurs, je m'arcboute,
Et je sens ma joie dissoute.
Je fuis l'étendue boisée.

Au décor décomposé,
Une odeur âcre s'ajoute.
Ma peau pâle me dégoute.
Suis-je métamorphosé ?

Tempête en haute mer

Gilles Lucas

Entends-tu le tonnerre ? Il gronde. C'est l'orage.
Dehors, c'est le chaos. La tempête fait rage.
Sur la sinistre Mer, tout au bord du néant,
Le navire n'est plus ce paquebot géant
Qui ressemblait au port à une cathédrale ;
C'est un simple bateau sur l'onde sépulcrale,
Petit bateau perdu, solitaire qui fuit
Sur les flots furieux, et qui glisse, sans bruit.
La tempête toujours hurle dans les ténèbres,
La foudre fait surgir, tels des spectres funèbres,
Les éclairs aveuglants qui déchirent les cieux,
Éclairent dans la nuit l'Océan furieux.
Les matelots muets, que la houle chavire,
Tanguent en titubant sur le pont du navire.
Une lame d'un coup surgissant de l'Enfer
Se fracasse en criant sur sa coque de fer
Et l'emporte soudain, innocente victime !
Les marins ont péri tout au fond de l'abîme.

La tempête s'apaise, et le beau temps se lève

En marchant, ce matin, j'ai trouvé sur la grève
Un poème inconnu apporté par l'embrun,
Et dont voici le seul, le seul alexandrin :
« *Entends-tu le tonnerre ? Il gronde. C'est l'orage…* »

L'Anvers du décor

Léilwën

Gare de Bruxelles Midi bonjour, il est actuellement 17h35

17:55 Anvers — voie 11 — train 7694 — train à l'heure

« Train à l'heure », mon cœur se serre comme à l'approche d'une menace. Je scrute mon environnement immédiat — silence fatigué, cheveux blonds en bataille et bleu de tes cernes ; le danger vient d'ailleurs, sûrement. Je cherche plus loin, je remue méninges et pensées. Je remonte le fil du temps : pour prolonger un peu notre rencontre, tu as décidé de m'accompagner et nous avons quitté ton appartement en avance. C'était sans compter sur nos pieds de plomb… conséquences d'une nuit trop blanche ? Sans doute la fatigue d'avoir trop veillé. Nous avons traîné.

Nous y sommes finalement arrivés. La gare. Vingt minutes avant le train, et l'atmosphère semble avoir perdu de sa constance. Je flotte dans un espace à pressions variables. Tes yeux se vident, j'ai la vague en l'âme. Je n'y trouve aucune raison : je suis heureuse d'avoir eu l'occasion de te revoir et je rentre à Anvers retrouver Julien, mon fiancé… *Je l'aime.*

18 minutes avant le train. Une aura de silence m'embrume, tu t'évapores. Les quelques dizaines de centimètres qui nous séparent se remplissent d'années-lumières ; je n'ai jamais su gérer les distances. Je me remémore notre rencontre au meeting de jeux de rôle l'année dernière, les nombreuses discussions qui s'en sont suivies, nos échanges de scénarios, de mails. Petit à petit, nous avons créé cette amitié qui me manquait.

Je voudrais te parler, mais les mots restent entourbillonnés à la frontière de mes pensées. Je voudrais te raconter l'exposition d'hier, te dire que j'ai fondu en larmes devant un autoportrait dont les traits étaient empreints d'une émotion douce et mauve, une joie chagrine, une bourrasque de sentiments contraires. Je voudrais… mais à la réflexion, la peinture ne t'intéresse pas — tu n'es pas venu avec moi. Non. Je voudrais plutôt te dire que j'ai adoré la soirée qu'on a passée hier. Te rappeler les éclats qu'on a ri en tentant de manger ce poisson qui était vraiment infect. Te dire que ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas profité de la candeur de la nuit et des clapotis de la Senne — dans laquelle on a fait des ricochets à Anderlecht. C'était une très belle

nuit. Y repenser me serre la gorge. Noue mes cordes vocales.

16 minutes avant le train. Je te regarde, tu ne me regardes pas.

Quand j'ai eu vent de l'exposition bruxelloise sur ce peintre flamand redevenu injustement anonyme, j'ai sauté sur l'occasion. J'avais envie de te revoir ; on s'entend bien. Même Julien t'aime bien, lui qui n'aime pas grand monde.

J'aurais aimé comprendre ce qui se passe au fond de toi, ce qui se passe au fond de moi. Comprendre pourquoi tu t'ennuages, pourquoi je m'ensilence. Comprendre… Je hais ce silence comme je hais tout ce qui ne s'explique pas. J'aurais préféré que l'on parle. Parce qu'on aurait sûrement plein de trames à tisser, plein d'anecdotes à se raconter. Parce que ce serait bête de ne pas finir cette deuxième rencontre sur l'une de nos boutades habituelles, une de celles que j'aurais tenté de raconter tant bien que mal à Julien, avant d'échouer platement. Blague incompréhensible ; trop de rires.

J'élève péniblement la voix :

« Ça va ? Tu es tout calme…

— Suis claqué. »

Quelque chose se tord à l'intérieur de moi. Je te dis :

« Je vais me dégourdir les jambes un instant, je reviens vite.

— 'Kay. »

Je pose mon sac à dos à côté de toi et décide de déambuler dans la gare.

Je pense à Julien et mon anticyclone refait surface. Je suis heureuse de le retrouver même si ça ne fait que quarante-huit heures que nous sommes séparés. Ses sourires en coin me manquent et il me tarde d'emberlificoter mes doigts dans ses boucles rousses. S'il y a bien une chose qui n'a jamais changé, c'est la joie de nos retrouvailles — après les week-ends vadrouilleux, les déplacements professionnels ou tout simplement le soir. Quand il est loin, il y a toujours une part de moi qui manque de lui. J'ai hâte. Je visualise ses yeux vairons, un sourire m'effleure les lèvres. Je pense à notre mariage, aux amis qui seront là, pour une fois tous réunis, à ma robe de taffetas jaune irisé — *la* couleur de Julien. Je suis ragaillardie, mes pensées en pagaille se sont évaporées et mon sourire reparaît. J'aime marcher. Je me concentre sur la sensation de mes muscles en mouvement, tire un bras vers le ciel, puis l'autre. Quelques voyageurs me regardent curieusement. Je m'en fiche, je crois. Je passe devant un café. Si j'en prenais un ?

Et subitement, je repense à toi, esseulé au fond d'une gare, à tes cheveux fatigués et à tes yeux trop bleus, et je me dis qu'un café, pour toi non plus, ce ne serait pas de refus.

5 minutes avant le train. J'arrive enjouée vers toi et te tends ton gobelet. Tu n'as pas dégrisaillé.

« Oh, merci pour le café, c'est une bonne idée ! Élo, il va falloir aller sur le quai, ton train ne va plus tarder. »

Effectivement. Je jette mon récipient vide dans la poubelle la plus proche et reprends mon sac sur mes épaules. Mon silence avec. Il doit rester trois minutes avant que le train n'arrive et brusquement, ça tourbillonne en moi. Les minutes paraissent soudain trop courtes. Pourquoi ? Je lève les yeux vers toi. Ils s'accrochent sur tes bras. S'accrochent dans tes lèvres. Et tout d'un coup, je réalise que j'aimerais. J'aimerais me réfugier dans tes bras et me reposer sur tes lèvres. Un éclair me fend le cœur, je prends l'eau. Je pense à Julien. J'ai peur, mais non. Non, tout est là et tout est intact. Je l'aime toujours. Je veux toujours l'épouser. Ces sentiments qui me désarment, ça n'a rien à voir avec lui. Je te regarde, tu me regardes enfin. J'aime Julien,

mais je crois que je t'aime toi, aussi. Ce n'est pas lui ou toi, c'est toi *et* lui que j'aimerais en cet instant. L'espace d'un moment, je m'imagine les montagnes et les tempêtes fissurer l'océan monogame. Les conversations houleuses et les orages que nous aurions tous les trois si d'aventure c'était possible. Je divague, il faudrait que tu m'aimes aussi. Mais si d'aventure tu m'aimais aussi. Si d'aventure… Le sifflement du train me sort de mes pensées. Je voudrais t'enlacer. Dire ou faire quelque chose. N'importe quoi, mais je reste paralysée. Dans ton œil… une larme ? J'ai mal. Pour toi, pour moi et pour ce que nous ne serons sans doute jamais. Il faudrait batailler… Tes joues suintent, mes yeux s'émeuvent. Sais-tu à quoi je pense en ce moment ? Y penses-tu aussi ? Je n'ose pas, je te dis platement avec un faux sourire :

« Merci, c'était cool de te voir. À bientôt ? »

Et je monte le cœur crevé dans le train. Je sauve la face et les meubles le temps d'un signe de la main. Le train part, je m'effondre.

Une contrôleuse passe :

« Je peux vous aider, mademoiselle ?

— Non… merci, c'est gentil. Je me suis fait mal en montant dans le train. »

Mon téléphone vibre : c'est Julien « J'ai hâte de te voir mon cœur <3 ». Je souris entre mes larmes et reprends contenance.

Mon téléphone vibre : c'est toi « Je crois que je t'aime ».

J'entre en apnée.

Puis la déferlante emporte mes derniers garde-fous.

Je quitte l'œil du cyclone.

L'appareillage

Nicolas Parisi

Qu'est-ce que tu veux gamin ? Tu veux une bière ? C'est pas comme ça que t'arriveras à commander, faut t'imposer. Et ça sert à rien de lui parler anglais, il bite que le hollandais, le patron. Ou alors il a pas envie de comprendre autre chose que le hollandais. En tout cas, il te répondra pas.

Voilà, je lui ai fait un signe de la tête, il a compris. Il va te servir une bière. Tiens, vas-y, assieds-toi, ce tabouret est pas pris. Comment j'ai su que t'étais français ? Tu veux dire à part le fait que c'est marqué sur ta gueule et que ton accent est pourri ? Ah, détends-toi, j'te charrie. T'en fais pas, il est bien ton accent. Qu'est-ce qui t'amène, au fait, à Amsterdam ? T'es venu avec des copains faire le tour des *coffee shops* et des putes, c'est ça ? J'rigole, j'rigole, pas la peine de rougir comme ça. Tiens, regarde ! Ta bière est là. Allez, santé !

Mais du coup, si t'es venu à *Dam* pour t'amuser, qu'est-ce que tu fous au *Mexico-city* ? Bah, c'est le nom du bar. Tu connais pas ? Ah, il a une sacrée histoire ce bar pourtant… C'est une histoire de juge et de pénitence… Quoi ? C'est quoi cette question à la con ? Non, l'histoire de ce bar a rien à voir avec moi. J'étais même pas né à cette époque ! Va pas chercher des connexions où y en a pas. On est juste dans un ancien bar de marins qui date du siècle dernier, c'est tout. Mais t'as pas répondu à ma question. Comment tu t'es retrouvé dans ce rade ? Ah, tu sais pas trop… T'évitais la question alors, c'est ça ? Fais pas cette tête, c'est normal. Si tu sais pas, moi je sais… Hé oui, tu crois quoi gamin. Prends pas cet air étonné, j'ai été à ta place un jour. Moi aussi, j'ai déjà lâché mes potes, comme ça, au milieu d'un week-end de beuverie. Quand t'as cette espèce d'urgence qui t'attrape les tripes et te presse tellement fort que tu sens l'écœurement battre jusqu'à tes tempes. Ça tape comme un instinct sourd de survie qui t'ordonne de fuir. Fuir quoi ? fuir où ? T'en sais rien, tout ce que tu sais à ce moment-là, c'est qu'il faut que tu te casses… Hé, j'ai raison ou j'ai pas raison ? Ouais, j'ai vu juste, hein. Fais pas cette tête de pris sur le fait, t'es pas unique, tout le monde a déjà eu ça. Qu'est-ce que tu dis, d'où ça vient ? J'en sais foutre rien moi. Je connais juste le truc, ce sentiment de décalage insupportable qui te frappe d'un coup derrière la nuque. Tu regardes autour et plus rien fait sens, comme si les perspectives étaient toutes déconnantes, et ça te fout la pire nausée de l'existence…

Désolé, je radote… Je sais pas d'où ça vient. Je connais, mais c'est des questions que je veux plus me poser aujourd'hui. Quel âge j'ai ? Qu'est-ce qu'on s'en fout de mon âge… Et toi, quel âge t'as ? Ah ouais… c'est normal alors. Moi, c'est à peu près à ton âge que j'ai embarqué pour la première fois. J'avais besoin de prendre le large comme on dit. Quoi ? Bah oui, j'suis marin. Enfin, j'étais… Même si le port, à *Dam*, c'est plus ce que c'était, ça reste un bar de marins ici, hein.

Eh quoi, reste pas là à rien dire. T'as envie de demander un truc, c'est marqué sur ta tronche. T'as les lèvres toutes plissées à force de retenir ta question. Vas-y, crache le morceau. Ah ! T'avais pensé à devenir marin, c'est ça ? T'es gentil, hein, mais laisse tomber. T'es pas fait pour ça. Là, c'est sympa, on discute, on fait copain-copain, mais va pas te mettre j'sais pas quoi en tête. La mer, c'est pas qu'un métier physique, c'est dur dans la tête aussi. C'est surtout dur dans la tête d'ailleurs. Ça t'épuise l'âme avant le corps. Pourquoi on picole, tu crois ? Ça rétablit la balance, la gnôle. Mais toi, t'as trop de douceur dans les yeux. T'auras pas ce qu'il faut. Va plutôt faire comme tout le monde. Trouve-toi un boulot dans un bureau, fais tes neuf/dix-huit heures, économise pour ta retraite, marie-toi, fais des gosses, la totale. Quoi ? J'te connais même pas et j'me permets de te dire ça ? Ah, mais j'te connais… T'as des yeux qui savent pas mentir. Fais pas le dur avec moi gamin. Range tes sourcils tout froncés, t'impressionnes personne. Eh quoi, t'es arrivé complètement paumé dans le premier rade que t'as croisé, un mec qui a l'air de savoir de quoi il parle te dit qu'il est marin et ça y est, parce qu'un jour où t'étais perdu dans ta vie tu t'es dit « pourquoi pas devenir marin », ça veut dire que c'est le destin, c'est bon, y a un sens qui apparaît dans ta vie. Mais tu sais rien petit. Tu sais pas ce que c'est la mer. T'as aucune idée de ce que c'est vraiment. Tu l'as regardée depuis la terre, t'as fait un peu trempette dedans et tu connais son nom, mais c'est tout. La mer, ça te retourne la tête.

Tu vois, quand on dit que l'océan c'est grand, ça veut rien dire. Y a aucun mot qui peut expliquer à quel point c'est grand. Les gens, ils ont aucune idée de à quel point c'est immense. C'est le genre d'info qui est pas censée pouvoir tenir à l'intérieur de nos petites têtes d'humains tellement c'est hors de proportion. Quand tu commences à comprendre, ça te fout un vertige pas possible. Tu peux pas imaginer ce que c'est, avancer tout droit, à des vitesses dingues, toujours plus en avant et ne voir que du vide, du plat tout autour, de partout, toujours, rien, le néant pendant dix, quinze, vingt, cinquante jours ! À voir toujours les mêmes magnifiques putains de couchers de soleil sans que rien ne change. Ah pour ça, ils sont beaux ces couchers de Soleil ! C'est un sacré tableau à chaque fois. Mais c'est tellement toujours les mêmes que t'as l'impression d'être pris au piège dans un musée à la gloire de la vacuité humaine. Quoi que tu fasses, tu finis toujours par retomber sur ce tableau stupidement beau. T'es pris dans la boucle d'un monde qui tourne en rond et tu peux rien y faire. Ça te retourne la tête, j'te dis.

J'avais un copain, quand il rentrait chez lui, le seul endroit où il arrivait à dormir, s'il était pas ivre-mort, c'était sous la table basse de son salon. Il se calait dessous et il dormait. Il était trop habitué à sa couchette… Quand il se couchait dans un lit, qu'il éteignait la lumière et tout, il se mettait à flipper. Il m'a dit ça un soir qu'on buvait. Il m'a dit qu'il était terrifié du vide tout autour. Son lit était trop grand, tu comprends. Il avait l'impression d'être dans le vide, comme s'il n'y avait aucune limite, nulle part, autour de

lui. Rien pour fixer l'espace, que du vide. Alors il allait se caler sous la table à café…

Et ça, c'est quand t'es à terre. En mer, t'es encore plus perdu parce que même les lois physiques c'est plus les mêmes. T'as intérêt à t'accrocher à ta gamelle si tu veux pas qu'elle se barre. Et rien que quand tu portes un truc par exemple, des fois t'as l'impression de perdre la tête. Suivant comment le bateau prend la vague ou quoi, le truc que tu portes, il peut devenir d'un coup plus lourd ou plus léger. Ça, crois-moi, ça te bousille ta notion de l'espace là-dedans, là. C'est comme si t'étais en train de tomber, puis ça s'arrête, mais en fait ça recommence. Comme si le monde dans lequel t'étais, il était fixé nulle part et que ça partait juste dans tous les sens, sans aucune raison, avec toi au milieu qui comprend plus rien. Et ça, c'est que la partie facile… Si tu savais ce que c'est des vagues de trente mètres qui…

Quoi ? Le gros temps, ça te fait pas peur ? Mais de quel bouquin idiot t'as tiré cette expression ? « Gros temps »… Ça, c'est comme quand on dit qu'elle est grande la mer… « Gros », ça veut rien dire gros. Tu crois que parce que tu connais le mot ça veut dire que tu connais la chose, que tu pourras y faire face ? Mais tu sais pas, tu peux pas savoir ce que c'est, ces vagues, ces vagues tellement immenses que c'est même plus des murs — c'est des monstres ! — qui se dressent par-dessus toi en hurlant par tous les vents.

Moi, moi j'ai vu et j'vais te dire… Putain, regarde ça, j'ai les mains qui tremblent ! Bordel… J'm'en fous, j'vais quand même te dire !

C'était dans l'Atlantique Nord y a quelques années. Il y avait une houle gigantesque, j'avais jamais vu ça : un soleil d'été et du vent à t'arracher les tympans. Eh oui, le « gros temps », c'est pas la tempête. Tu crois que parce qu'il y a le soleil là-haut, qui te regarde avec son air débile, t'es pas en danger quand t'as le vent qui veut ta peau ? Dis-toi que cette fois-là, y avait tellement de vent qu'on entendait plus les machines. Et pourtant, les machines, elles en font du bordel. Ça soufflait comme si ça essayait de nous arracher la peau et du bateau. Et cet idiot de soleil qui flânochait pépère, tout pimpant comme si on était à la plage, pendant que le bateau se soulevait tellement qu'on avait l'impression qu'il voulait se jeter sur le dos. On s'était attachés, mais même comme ça…

C'était pire que de la peur, petit. J'avais l'impression que les éléments essayaient de nous tuer. Mais en fait… Non, c'était pas de la peur. La peur, je connaissais. La peur, c'est quand il y a une menace à laquelle tu peux faire face. Là, c'était pas ça… Et c'était ça le pire, c'était que les éléments, l'océan, le vent, le soleil, ils s'en foutaient de nous. Ils savaient même pas qu'on était là ! C'était pas de la peur, c'était de l'horreur ! L'horreur de se rendre compte que t'es rien — rien du tout ! — que tu vas mourir écrasé par des monstres d'eau et que ça n'aura absolument aucun impact. Le soleil continuera de miroiter son éclatant sourire niais sur ces vagues hors dimensions et elles, elles continueront leur route sans ralentir ou même s'être rendu compte que nous, on avait existé à un moment.

Oui, c'était l'horreur. Mais à ce moment-là, je l'avais pas encore compris ça. J'avais la tête trop au fond de mon propre effroi pour comprendre quoi que ce soit. Je me cramponnais à la rampe comme à la vie et je fermais les yeux aussi fort que si je m'étais caché sous une couette pour pas la voir, l'horreur.

Puis on est tombé au milieu d'un creux. Pendant quelques secondes, peut-être moins, mais ça m'a semblé des heures sur le moment, le vent s'est tu. On était dans un abîme d'eau et alors… alors, j'ai ouvert les yeux et j'ai levé la tête. Devant nous, c'était la vague la plus absurde de

toute mon existence. Elle s'était dressée si haute qu'elle avait éclipsé le soleil, et moi, j'avais les yeux si révulsés que j'avais l'impression qu'ils allaient abandonner mes orbites.

Mais ce qui m'a vraiment retourné…

J'ai vu, dans l'estomac translucide de ce monstre de houle qui me cachait le soleil, la silhouette d'une baleine se découper dans la lumière réfractée, juste au-dessus de ma tête.

Ça…

Ça m'a…

Hé, attends, pars pas, s'il te plait… j'suis désolé. J'sais que ça fait dix minutes que je dis plus rien et que j'me perds dans le fond de mon verre comme un… comme un vieux con… Écoute gamin, je m'excuse. J'me suis comporté en connard tout à l'heure. La vérité, c'est qu'après ça, j'ai jamais eu la force de retourner en mer. J'ai peur. J'suis terrifié de revivre ça. C'est pas de mourir qui me fait peur, mais ça… revoir la petitesse absolue de nos existences dans ce monde sens dessus dessous… J'peux pas. Et pourtant, j'en revis les échos chaque soir, à ce comptoir à la con… Faut être idiot quand même, de s'infliger ça…

Je suis désolé petit. J'ai été mauvais. J'ai pas eu la force de me relever, mais c'est pas une raison pour rabaisser les autres. Toi aussi, tu l'as entendu, hein, l'appel du large, du chaos des océans… T'es un assoiffé d'azur. Tu peux essayer de l'ignorer, mais ça te ramènera que plus certainement à ce bar. Si tu veux vraiment devenir marin, vas-y. J'peux pas te promettre que t'y arriveras. Mais si jamais tu dois chuter, t'auras peut-être la force de te relever, toi, et de continuer à avancer. Faut pas que t'écoutes les vieux qui veulent te voir échouer juste parce qu'ils ont eux-mêmes pas su se relever. Tente le coup. Toi, peut-être que ça te libérera. Moi, ça m'a juste fait tomber dans ce bar, mais…

Qu'est-ce que tu veux ? Quoi ? Non, non, pas de ça. Me parle pas avec ta pitié à la con. Vire-moi cet air désolé de ta tronche d'enfant. Laisse-moi au moins ma dignité de pochtron. Méprise-moi, oublie-moi, fais ce que tu veux, mais me prends pas en pitié.

Allez, finis ta bière et tire-toi. Voilà, va rejoindre tes potes.

Allez, bon vent.

Les Vaches Noires

gage

Les Vaches Noires, à Villers-sur-Mer, en Normandie.

C'est le nom que l'on a donné à un morceau de falaise crayeuse aux fondations d'argile grise qui s'écroule sur la plage, abandonnant çà et là des blocs de pierre dispersés sur le sable, colonisés par des moules et du varech ; leurs silhouettes sombres peuvent faire songer, de loin, à des vaches paissant sur le rivage.

Valentin avait longtemps cru qu'il s'agissait vraiment d'animaux paisibles, immobiles, qui se laissaient submerger à chaque marée. N'y discernant de loin ni mufles, ni queues, ni rien de vraiment reconnaissable, elles lui faisaient peur dans leur inertie. Même à distance, leurs formes anormales le mettaient mal à l'aise, il ne s'en approchait jamais. Mais il les surveillait de loin. Quand l'eau montante commençait à lécher leurs flancs, il ne pouvait que constater qu'elles changeaient de position. Sa main en visière, il attendait le moment où il pourrait enfin crier à ses parents : « Regardez ! Elles s'en vont, cette fois ! » Elles secoueraient leur gangue d'algues et de sable mouillé, pointeraient leur museau vers la falaise et se dirigeraient, nonchalantes, vers le sable sec. Il était persuadé qu'elles n'attendaient que son départ pour s'ébrouer, et qu'à chaque fois elles étaient, à son retour, disposées différemment sur la plage.

Mais les Vaches Noires, ce n'est pas que ce troupeau pétrifié. On trouve dans leur falaise lavée par les marées des centaines de fossiles de toutes sortes. C'est d'ailleurs dans son argile que l'on a trouvé les premiers restes d'un dinosaure en France. En son honneur, un diplodocus de verdure trône en été devant l'office de tourisme. La redécouverte de ce monstre vert mâchonnant du géranium signait chaque année pour le petit garçon le début des vacances, après un long trajet comateux sur des kilomètres d'autoroute.

La chasse aux fossiles sur la plage est un sport d'estivants à Villers. C'est à chaque fois à celui qui brandira le plus gros, le plus bizarre, le plus joli. La plupart sont très petits, tiennent à cinq ou six dans une main d'enfant, mais présentent parfois en cette même main un vrai trésor de sculptures aux décors végétaux raffinés, aux ornements délicatement gravés, aux fines nervures, dans une jolie pierre gris souris. L'imagination de l'enfant attribuait ce travail d'orfèvre à il ne savait quels lutins logeant dans les fourrés

qui ourlent çà et là l'effondrement de la falaise. Voir tous ces touristes débraillés faire main basse sur leur trésor éparpillé devait les mettre en rage. Toutes ces merveilles délicates collectées dans des sacs plastiques puis oubliées sans doute dans un coin de garage ou d'abri de plage, il les aurait voulues toutes pour lui.

Sa chambre en était pleine, d'ailleurs, et si ses parents n'en avaient pas fait un tri discret à son insu, éliminant les moins jolis et les pierres sans intérêt, il eût vite été enseveli sous ses richesses.

Les fossiles côtoyaient à vrai dire bien d'autres accumulations sur ses étagères, dans ses tiroirs et jusque sous son lit, car chaque sortie sur la plage était pour Valentin l'objet d'une quête sans fin de ces joyaux rendus par la mer : bataillons de petits coquillages plutôt communs, nobles bois flottés, et surtout émeraudes brutes et jades de tous les verts qu'il se refusait à identifier comme débris de bouteilles patinés, dépolis par les flots et quasiment revenus à l'état naturel.

Contrairement à la plupart des autres enfants au bord de la mer, il attendait le mauvais temps plutôt impatiemment. Le soir, dans le lit de bois clair de la location, il écoutait dans la pièce voisine ses parents projeter les journées à venir. Le programme dépendait de la météorologie des plages.

« Demain, il fera moyen, on va à Honfleur ?

— Demain, un peu moche, shopping à Caen ?

— Demain super beau ! Pique-nique à Coupesarte ! »

Alors que l'enfant rêvait d'entendre plutôt :

« Demain très orageux !

— Demain averses nombreuses ! »

Parce que plus il pleuvait, plus la glaise rincée révélait ses trésors. Plus la mer était mauvaise, meilleure était la cueillette dans l'estran le lendemain, qu'il arpentait alors avec un solide cabas de grand-mère.

Il est donc facile d'imaginer son excitation quand un soir il entendit son père écœuré annoncer à sa mère :

« Ils prévoient du gros temps dès cette nuit, qui devrait durer toute la journée de demain.

— Du gros temps comment ?

— Du très très très gros temps, d'après le poissonnier.

— Bon, eh bien journée petite lessive, tour de France à la télé, jeux de société et gaufres…

— Adjugé vendu ! »

Qui l'aurait surpris dans son lit à ce moment précis, aurait pu se méprendre sur son regard brillant, pensant que la perspective des gaufres le ravissait de gourmandise. Erreur, il jubilait de la véritable, fondamentale nouvelle. « Très très très gros temps ! » Il en aurait sauté au plafond ! Tempêtes, orages, typhons tournaient encore dans sa tête une heure plus tard, lorsqu'il fut enfin happé par le sommeil.

Réveillé épisodiquement pendant la nuit, il entendait claquer les étroits volets de plastique, et un bruit de douche intermittent contre la lucarne de la salle de bain. Toute la journée du lendemain fut à la hauteur des prévisions du poissonnier. Les gifles de pluie étaient si violentes contre les vitres où l'on ne voyait plus rien, que cela rappela à Valentin le jour où, à sa demande, il était resté dans la voiture pendant qu'elle passait sous les rouleaux de lavage, le plongeant, recroquevillé sur son siège, dans un délicieux effroi.

Vers la fin d'après-midi, il sembla à l'enfant, repu de gaufres et de chocolat, que le temps se calmait un peu. Commen-

ça à naître en lui une angoisse qui n'allait plus cesser de croître : tout le monde allait bientôt se précipiter aux Vaches Noires afin d'y récolter une manne inépuisable de merveilles dont il ne resterait pour lui que des empreintes de pas dans la boue, des coquilles de moules, des mégots et des graviers. Son anxiété était désormais si forte, que lorsqu'il surgit devant le canapé, engoncé dans son ciré jaune, chapeau de marin enfoncé jusqu'aux yeux, chaussé de ses bottes en caoutchouc et s'exclamant : « On part à la plage ! » sur un ton d'urgence, l'extrême hilarité de ses parents le dévasta. Il éclata de colère mais sa fatigue noya vite ses imprécations dans des sanglots étranglés qui stupéfièrent son auditoire. Il s'enfuit dans sa chambre en claquant la porte, et ni les « Mais il pleut encore à seaux, lapin ! » ni les « Demain il refait beau, ils l'ont dit à la télé ! » ne le rassurèrent. Il serait bien trop tard…

Il devait être trois heures du matin quand son père ahuri constata l'absence du petit garçon. Avaient disparu avec lui sa tenue de pluie, sa lampe de poche Oui-Oui et son cabas. Il ne faisait pas un temps à mettre un gendarme dehors mais ils furent bientôt plus d'une quinzaine à affronter bourrasques et averses, longeant le Centre Nautique, cibles de grosses éponges d'écume que la mer sur leur droite, noire et chaotique leur jetait au visage.

« Il ne peut pas être là, m'sieur-dame ! Un gamin aurait trop peur, v'savez ! criait le chef d'escadron entre deux rafales. Même un p'tit Normand, alors vous pensez !

— Mais il ne peut pas être ailleurs ! » répondirent à l'unisson les parents, dans le claquement des drisses des petits bateaux parqués comme des poneys pour la nuit.

Bon sang, ils avaient pourtant déjà perdu tellement de temps avec l'officier à lui expliquer que Valentin pouvait avoir un comportement obsessionnel, et qu'il était peut-être dans une sorte de transe quand il les avait précédés ici-même, Dieu sait combien de temps auparavant.

« Z'entendez ? Ça glisse de partout là-haut, ça s'effondre ! Vous pouvez pas nous suivre m'sieur-dame ! Z'allez rentrer à l'appartement, peut-être que le petit va rentrer de son escapade et sera content de vous trouver !

— Mais !…

— Rien à faire ! C'est trop dangereux ! C'est d'ma responsabilité ! » cria-t-il.

Puis il s'éloigna, guidé par sa lampe, et sauta sur le sable d'après ce qu'ils purent entendre, car le chemin bétonné s'achevait là. Raccompagnés par un jeune officier taiseux, ils entendirent, tourmenté par les coups de vent, retentir plusieurs fois le prénom de leur enfant, jeté dans la nuit et les éléments. Tout près, la mer véhémente brassait l'écume, la tartinant sur la digue rendue glissante, la projetant par paquets invisibles, parfois bien au-dessus de leurs têtes.

***

Il n'avait pas eu de mal à s'esquiver de l'appartement. Observateur, il savait que papa et maman s'endormaient toujours très vite après avoir joué à la bagarre dans leur lit. Les respirations conjointes et régulières lui parvenaient à travers la cloison. Très vite habillé, il avait attendu d'être sorti de l'appartement pour enfiler ses bottes à tête de crocodile, puis il avait descendu l'escalier, en prenant bien soin de ne pas heurter les barreaux avec son cabas, contrairement à son habitude. Il y avait tellement de vent qu'il crut qu'il n'arriverait même pas à ouvrir la porte de l'immeuble qui lui sembla comme ventou-

sée. Puis une fois dehors, il dut courir après son chapeau qui alla s'encastrer dans une haie de troènes.

***

Les gendarmes parcoururent d'abord la lisière de la plage elle-même. La zone, toute en débris de rochers et trous d'eau, abondait en cachettes et en pièges. Puis des renforts arrivèrent, car l'espace à explorer s'accroissait, nourri de la marée descendante, et les projecteurs ne portaient pas bien loin avec un temps pareil. Les uniformes, bousculés par les bourrasques et la pluie, se dispersèrent dans l'obscurité, suivant trois directions. Un petit groupe ratissait la plage de sable mouillé libérée par la mer, peinant dans les rafales spumeuses, un autre la ligne de la marée haute, progressant difficilement parmi les blocs renversés et les débris divers.

***

Le plus impressionnant, quand il descendit la rue en direction de la mer, c'était le mugissement. Un bruit monstrueux au-dessus et autour de lui, en une immense coupole perméable à l'eau qui résonnait comme un hall de gare. Les lampadaires subissaient les assauts du vent, leur lumière indigente révélant des rafales de pluie à gros grains. Les gouttes lui

rentraient dans les yeux quand il tournait la tête vers la mer, il progressa donc de profil. Personne. Nulle part. Aucune lumière dans les maisons qu'il longeait. Il y trouva un certain réconfort, certain d'être seul aux Vaches Noires et surtout, que nul ne l'empêcherait d'y aller. De part et d'autre, les caniveaux charriaient sur presque un mètre de largeur les déchets variés arrachés par le vent, dans le courant rapide de ruisseaux boueux.

Arrivé à la digue, le vent était par moments si fort que l'enfant dut agripper son cabas de toutes ses forces, et se plier en deux pour avancer. Il décida de ne pas regarder vers la mer, à aucun moment. Pas seulement à cause de la pluie dans ses yeux. Ce gouffre noir, sans limites visibles, semblait bien détenir le pouvoir de l'aspirer. De l'engloutir et ne plus jamais le rendre. Il imaginait des vagues hautes comme l'immeuble, se succédant dans l'obscurité totale, propres peut-être à avaler finalement la ville entière. Des paquets d'écume gros comme des barbes à papa glaciales voltigeaient tout autour de lui. Il passa le dernier lampadaire, alluma sa petite lampe jaune rouge et bleue tirée de sa poche, le bras plaqué contre son torse pour mieux en maîtriser les secousses. Descendit sur le sable par trois marches de béton.

***

Le troisième groupe, plus important, s'était mis à l'assaut de la falaise elle-même : c'était l'endroit le plus dangereux, mais le plus propice à susciter la convoitise du petit paléontologue. Son instinct ne l'avait pas trompé, d'ailleurs : par l'effet des cataractes, la colline était en train de muer. Elle quittait son ancienne peau de glaise desséchée et d'herbes étiques, et les limons s'amassaient à son aplomb pendant que des pierres nouvelles naissaient, engendrées par le passage de l'eau qui ruisselait. Certaines roulaient au bas de la pente, d'autres restaient incrustées, saillantes, rincées par la pluie qui ne cessait de tomber par douches discontinues. Les hommes patinaient dans les éboulis gluants de la falaise effondrée, scrutaient à la lampe les anfractuosités et les torrents d'eau sale. La pente n'étant pas trop accusée, l'enfant avait pu se hisser assez haut mais il pouvait tout aussi bien avoir été enseveli sous un éboulement plus conséquent. Le chef jurait constamment, et l'on ne savait pas si c'était contre les trombes d'eau incessantes, le vent, ou son sentiment d'impuissance. Tendu, il se souvenait qu'une portion de rue en corniche, dans le haut du bourg, s'était un jour tout bonnement effondrée à cause du mauvais temps, coupant un pâté de maison en deux.

***

Il savait très bien où il allait. Le meilleur endroit était forcément ces grandes parois de glaise où l'eau devait être en train de creuser des canyons, y roulant des fossiles par centaines, les amassant dans des nids où il n'aurait qu'à puiser, remplir son cabas et retourner rapidement dans son lit. Demain, ils seraient bien déçus, les gens, de ne rien trouver au pied des éboulis !

***

« Valentin ! Va-len-tinnnn ! » Les appels multiples fouillaient la nuit noire, sondant l'obscurité, de la voix et du pinceau des projecteurs puissants arrivés du Havre avec un supplément d'hommes.

***

Encombré par son trop grand cabas, il commença son ascension, sa pauvre lampe tremblotant dans le vent. De nouveaux ruisseaux le gênaient constamment dans sa progression. Un faux pas glissa son pied gauche sous l'un d'entre eux et sa botte se remplit d'un bouillon glacial qui le saisit. C'est en tentant de la retirer pour la vider que son cabas lui échappa et dégringola plusieurs mètres plus bas.

Il se dit qu'il mettrait les fossiles dans ses poches, qu'il le récupérerait au retour. C'était dommage, la récolte serait moins grande, mais de toute façon la pente s'accentuait, il avait besoin de s'agripper de plus en plus solidement de la main qui ne tenait pas la lampe. Son chapeau s'envola dans le noir.

Douché d'eau glacée, il clignait des yeux, essayant de repérer un passage, et sa lampe s'éteignit.

***

La pluie commençait à se calmer et le jour allait se lever quand on l'a retrouvé.

***

C'est en les entendant l'appeler que Valentin comprit qu'en plus de la pluie et du vent, il faudrait composer avec les lutins. Avec la colère des lutins. Ils ne tardèrent pas à l'assaillir, dans le noir, dans

le vent et la pluie, le malmenant, tirant les manches de son ciré, lui arrachant sa lampe désormais inutile, essayant de descendre son pantalon, et lui se défendait avec sa main libérée, l'autre cramponnée à une grande pierre plate qu'il avait agrippée par hasard. Pris de frissons convulsifs, les dents serrées, il avait très peur d'avaler de la boue, cette boue noire qui l'environnait, roulait autour de lui, luisante dans l'obscurité, mouvante, rouleaux de vagues sombres qui descendaient l'escarpement par à-coups, par spasmes minéraux. Une brutale révélation le transperça, le laissant haletant, les yeux exorbités : les vaches noires. Les vaches noires descendaient la falaise autour de lui, leurs dos d'argile grasse se succédant de plus en plus nombreux, de plus en plus serrés, serrés, serrés contre lui, de part et d'autre, se rapprochant encore, contre lui. Grelottant, il tendit la main pour tenter de les contenir, de ménager un espace entre leurs dos de terre mouillée et sa petite personne vulnérable. Leur foule muette s'arrêta soudain, brutalement. La pluie s'arrêta. Le vent s'arrêta. La mer se tut derrière lui, le ciel sembla se décider à s'éclaircir, dans un silence impensable. Il sut qu'il allait lâcher prise. Sa main battit un moment dans l'air immobile, mais se posa sur quelque chose de chaud, de doux et de chaud. Une vache noire, sans doute prise de remords, guida de son mufle sa main vers la pierre, ses yeux expressifs aux longs cils se fermèrent, puis ceux de l'enfant aussi.

***

Il était à une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau du sable. Son petit ciré semblable à une tesselle jaune enchâssée à même l'argile. Son cabas vide quelques mètres en contrebas, enlisé dans une coulée noirâtre. Le sergent qui aperçut l'enfant en premier ne saurait jamais dire si ce qui l'avait ému le plus, au point de se mettre à sangloter, c'était cette petite tête d'oiseau mouillé couverte d'une traînée de glaise, ce fin ruisseau que l'on voyait pénétrer par le col du ciré et ressortir sous le pan de l'imperméable, ou les deux petites mains blanches agrippées à cette grande pierre ronde, comme à un volant.

***

« …Hypothermie ! … Non, z'inquiétez pas !… Oui ! Hélicoptère … CHU de Caen … Non non !

Bien sûr ! … Beaucoup de chance… jamais vu ça ! … oui ! … Calmez-vous ! … Sauvé ! … Rien à craindre ! » Les dernières bourrasques ne colportaient qu'une partie des propos du chef d'escadron qui allait et venait sur le sable mouillé, de l'écume jusqu'aux chevilles, éclairé de rose par le soleil levant.

Ses hommes attendaient sur la bordure de béton, face à la mer violette prise encore de convulsions mousseuses.

Près d'eux, appuyé au muret, le cadeau qu'ils destinaient au petit garçon qu'ils avaient sauvé. Enfin, il s'agissait plutôt de lui restituer son bien : sans doute la plus grande ammonite jamais découverte dans toute la Normandie, à laquelle il était resté agrippé jusqu'au bout de sa nuit de calvaire. Ses petits doigts étaient tellement tétanisés, même dans son inconscience, qu'il avait fallu des précautions folles pour l'en détacher.

***

Là-bas, sur le sable, les vaches noires somnolaient dans des fumerolles de brume.

Première pêche

Samarcande

Le soleil brillait au-dessus du navire et Basile s'ennuyait ferme. Il avait lustré le pont de fond en comble deux fois et noué des cordes jusqu'à la nausée. Grimper en haut des mâts n'avait plus guère d'attrait pour lui : quinze jours à peine de navigation avaient suffi à le blaser de la vue du ciel éternellement bleu et de la vaste étendue d'eau au-dessous de lui.

Il lui semblait que des siècles avaient passé depuis sa fête d'anniversaire. Lorsque, deux semaines plus tôt, son père avait décrété qu'à dix ans, il était temps pour lui d'apprendre un métier et l'avait emmené comme mousse, Basile avait dansé de joie. Comme tous les habitants des territoires internes, il n'avait jamais vu la mer et rêvait de vivre mille aventures et de découvrir des terres inconnues. Il avait vite déchanté en découvrant que la vie à bord n'était que routine, travail et attente.

« Paco, on peut descendre un peu ? »

Adossé à un tas de cordages, son grand chapeau baissé sur le nez, le marin ne bougea pas d'un centimètre. Il dormait en plein soleil, comme toujours. « Mon gars, les chats ont tout compris de la vie », avait-il l'habitude de répéter : « quand ils ont le ventre plein, ils ne s'emmerdent pas à courir à droite et à gauche. Quand ils n'ont rien à bouffer, ils économisent leurs forces. Dormir, c'est toujours la meilleure solution. » Basile s'approcha de la silhouette avachie. « Il ne ressemble pas du tout à un chat », pensa-t-il. Il lui rappelait plutôt un héron, avec son long nez tombant, ses épis noirs et luisants qui lui hérissaient le crâne et cette manière d'avancer en lançant la tête en avant.

Le petit garçon souleva le chapeau posé en travers du visage du dormeur.

« Qu'est-ce que tu m'veux, bonhomme ? »

Paco cligna des yeux, s'assit et, d'une pichenette, enfonça son chapeau sur sa tête.

« On peut descendre un peu d'altitude ? J'aimerais voir des baleines.

— Des baleines… Hein ? Faudrait un sacré coup de bol. Il n'doit pas en rester plus d'une dizaine au monde… et t'sais combien de surface représentent les océans sur la Terre ? »

Basile secoua la tête.

« Ben mon gamin ! Ils vous apprennent quoi à l'école ? C't'année c'est 84,59 % d'eau salée par rapport aux terres émergées. Repérer une baleine dans tout c'bouillon, ce n'est pas du gâteau », asséna-t-il en se levant.

Il jeta un coup d'œil par-dessus le bastingage pour jauger l'altitude et soupira.

« Deux mille mètres et pas un souffle d'air. »

La bonace durait depuis plus de dix jours et le *Nemrod* avançait si doucement qu'il semblait immobile dans l'air brûlant. Basile avait beau avoir étudié à l'école les principes de base de l'éolipropulsion, il ne pouvait s'empêcher de penser que seule la magie pouvait maintenir en vol un si gros voilier en l'absence de tout vent.

Une bouille ronde et joviale, coiffée d'une toque blanche, apparut dans l'écoutille. Son sourire s'effaça devant les mines longues de Basile et Paco. Avec effort la tête monta au niveau du pont, suivie d'un corps rondouillard et court sur pattes.

« Eh bien ! dit le petit homme. On est de méchante humeur aujourd'hui ?

— Je m'ennuie, Papa.

— J'ai le remède à ça. Rien ne vaut une bonne heure de pluches pour faire passer le temps. Suis-moi en cuisine. »

Il se tourna vers Paco et en indiqua le ciel du menton.

« Toujours rien ?

— Ça pue le beau temps à plein nez, Gaston, maugréa le marin. »

Gaston ouvrit un tonneau avec un air gourmand et se pencha à l'intérieur, au risque de basculer dedans. Basile entendit un juron étouffé et vit son père émerger de la barrique et pointer un doigt accusateur vers lui.

« Plus de noix ! Nom d'une saucisse frite !… C'est encore un tour de ton maudit rat ! »

Basile enfila la main dans sa poche. Chip n'était plus là.

« Qu'est-ce que tu attends pour aller l'attraper ? Et tâche de récupérer quelques noix également, ou je te jure qu'il y aura de l'écureuil rôti au menu ce soir ! » grommela le cuisinier.

Basile, trop heureux d'éviter la corvée d'épluchage, s'éloigna en courant vers les échelles de corde du grand mât et commença l'ascension. Vu d'en haut, le *Nemrod* était encore plus impressionnant, avec son pont de bois blond — il avait dû être sombre avant que le soleil incessant ne le décolore — et toutes ses voiles déployées. Il y en avait vingt-sept, dont Basile avait appris à connaitre les noms, et il avait mesuré 121 pas de la poupe à la proue.

Un éclair brun virevolta devant ses yeux. Chip planait de corde en corde, la queue droite en guise de gouvernail et les pattes très écartées pour étirer au maximum la membrane qui reliait les articulations de ses quatre pattes. Le petit écureuil n'avait jamais paru aussi heureux. Basile songea aux terres arides dans lesquelles il avait grandi : des plaines brûlées par le soleil qui craquelaient sous ses rayons ; du marron à perte de vue sous un ciel si éblouissant qu'il semblait d'acier. Les rares coupoles de cultures étaient hermétiquement closes pour protéger les végétaux, et n'étaient accessibles qu'aux agriculteurs. De tout ce que Chip avait connu dans sa vie, le navire était sans doute ce qui ressemblait le plus à une forêt. Le petit garçon suivit le polatouche jusqu'en haut du mât et se laissa tomber dans le tonneau de vigie. Il poussa du revers de la main les coquilles de noix vides qui jonchaient le sol et s'assit par terre. La chaleur était insupportable. Basile s'allongea : les jambes pliées, il pouvait poser son dos à plat au sol et protéger son corps du soleil jusqu'au nombril. Chip le rejoignit d'un bond et se plaça dans le creux de son épaule. Il tenait dans ses minuscules pattes une grosse noix dont il fit sauter la coquille d'un coup de dents. Basile le regarda grignoter

la noix et nettoyer son museau avec soin, puis il le caressa longuement. Il s'assoupit enfin, bercé par le doux roulis du voilier.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Chip avait disparu. Au-dessus de lui, le ciel était de craie. Incrédule, il bondit sur ses pieds et se mit à hurler : « Des nuages ! Des nuages ! », sans lâcher des yeux le voile fibreux dans lequel se dessinaient de fines rayures. Il n'était pas assez dense pour cacher le soleil, mais formait autour de l'astre un halo qui en atténuait la luminosité. Il dégringola plus qu'il ne descendit du mât, et traversa le pont à toutes jambes pour rejoindre les silhouettes de Paco et de son père qui se dessinaient à contre-jour sur le coffre.

« Papa, Paco ! Des nuages ! Des vrais ! »

Il ne pouvait détacher ses yeux de leurs formes mouvantes. Des nuages, libres, sauvages et chargés d'eau qu'ils pouvaient déverser où bon leur semblait ! Son père les lui avait souvent décrits, mais jamais il n'aurait imaginé qu'ils fussent aussi majestueux. Le nez toujours en l'air, il trébucha et atterrit directement dans les bras de Paco, qui le reçut d'un air amusé.

« 'Tention, bonhomme, ou tu vas passer par-d'ssus bord !

— Des nuages énormes ! hoquetait Basile, hors de lui. On part à la pêche ! Finalement ! »

Gaston et Paco partirent d'un grand éclat de rire.

« Du calme gamin ! Ce n'est qu'un…

— Eh bien, qu'est-ce tout ce vacarme ? »

Helewise descendait du château de poupe, son pilon cognant sur le bois à chaque marche. Elle se tenait néanmoins droite et fière, cintrée dans son manteau bleu nuit aux boutons dorés, qu'elle avait fermé jusqu'au col, malgré la chaleur cuisante. Elle portait sur sa longue chevelure brune un tricorne, dont l'étoffe décolorée par le soleil témoignait des longues heures passées à la barre. Basile se demanda si elle transpirait jamais.

« Capt'aine, le petit a vu son premier nuage. »

Un sourire flotta sur les lèvres d'Helewise. Elle leva les yeux au ciel à son tour.

« C'est un cirrostratus, expliqua-t-elle. Il évolue à haute altitude et est principalement formé de petites particules de glace, mais son contenu en eau liquide est faible. Ce n'est pas une proie pour nous. »

Il n'y avait aucune moquerie dans sa voix, cependant Basile se sentit honteux de son ignorance et de son exaltation tapageuse. Helewise lui sourit.

« C'est un magnifique spécimen, Basile. Regarde la finesse et l'homogénéité du voile qui couvre le ciel. Lisse et crémeux comme du lait. C'est de très bon augure pour la pêche. »

Elle se tourna ensuite vers Paco.

« Qu'en penses-tu ? »

Le marin se fendit d'un large sourire, dévoilant une canine d'or massif.

« J'savais qu'vous alliez me le demander, cap'taine ! », il huma l'air devant lui : « ça sent le musc et la feuille mouillée mêlée aux embruns… L'air est humide, mais pas empesé. Pas d'doute, il y a un beau nimbostratus dans le coin… J'dirais à huit milles nautiques direction ouest. »

Basile ouvrit de grands yeux.

« Paco est le meilleur trappeur de nuages du continent… Ou plutôt un limier, souffla Gaston à son fils. Il est seul à pouvoir localiser un nuage juste à la texture de l'air.

— Paco, prépare les filets. Gaston, déploie la misaine et la grand-voile : le vent se lève et je veux gagner quelques nœuds. Il ne s'agit pas de le laisser filer ! Basile, suis-moi. Un peu d'aide me sera utile au gouvernail. »

Les heures qui suivirent furent les plus exaltantes de la vie de Basile. Le château où il avait accompagné Helewise était un point d'observation idéal : son regard embrassait à la fois le vide au-dessous du navire et le pont où s'activaient son père et Paco. La capitaine pilotait avec des gestes mesurés et le *Nemrod* répondait comme un animal docile, se plaçant avec précision au-dessus du nimbostratus qu'ils avaient rejoint en moins d'une demi-heure. Basile fut émerveillé à la vue de l'immense étendue grise qui s'étalait placidement sous la quille du navire. Elle était si dense que le voilier semblait flotter sur elle et il s'étonnait presque de ne pas voir de vague se dessiner en surface.

Gaston et Paco, debout dans une chaloupe, se mirent au travail. L'énorme lame du trancheur, que Gaston manœuvrait comme s'il se fut agi d'un couteau de cuisine, découpait sans effort le nuage.

« Le trancheur est en réalité un cyclone, un appareil qui sépare les particules d'eau des particules gazeuses. Son effet est limité aux points de contact avec le nuage, expliqua Helewise. Les filets de contention et les harpons utilisent eux aussi des cyclones : les filets stabilisent les surfaces externes du nuage et nous permettent de le déplacer, tandis que les cyclones qui opèrent dans les harpons solidifient la zone d'impact. Regarde ! »

Paco lançait les filets d'une main experte pour bloquer le morceau de nuage fraîchement découpé. Une fois les filets assurés, le *Nemrod* reprit de l'altitude, traînant derrière lui le bloc de nimbostratus. Au-dessous d'eux la trouée se refermait lentement, et une brume sombre coagulait sur les bords de la plaie.

Paco et Gaston les rejoignirent sur le château. Ils marchaient lourdement et un bruit de succion accompagnait chacun de leurs pas. L'eau ruisselait de leurs cheveux et leurs vêtements collaient à la peau, mais ils arboraient un sourire radieux.

« C'est une bonne prise, cap'taine. Au moins dix mille tonnes d'eau. Ils vont être sacrément contents dans les coupoles. Si on n'en perd pas la moitié en route, bien sûr. »

Basile leva un regard interrogatif vers son père.

« Le plus difficile n'est pas la capture — surtout avec les nimbostratus qui sont inoffensifs — mais le transport. Il faut jouer avec l'altitude, la pression atmosphérique et le degré d'humidité de l'air pour maintenir le nuage intact, tout en se servant des vents pour tracer la route. La moindre erreur d'évaluation peut compromettre une entière expédition.

— Qu'est ce qui se passe ?

— Il se passe, intervint Paco, que l'nuage perd sa densité et s'échappe des filets, ou qu'il condense au point d'se vider. Dans tous les cas, on peut dire adieu à la récompense. »

Helewise avait viré de bord pour retourner à terre et l'on sentit grincer le gouvernail tandis que la proue se soulevait sensiblement sous l'effort. Basile s'était souvent demandé pourquoi un si petit équipage voyageait sur un navire aussi imposant. La masse du nimbostratus entravé derrière lui le faisait paraître bien modeste à présent, et le *Nemrod* s'échinait de toute la force de traction de ses voiles pour avancer.

« Gamin, veux-tu essayer de ferrer un nuage toi aussi ?

Le petit garçon se retourna vers Paco qui pointait du doigt un petit tas blanc et cotonneux qui flottait comme une brebis égarée dans le bleu du ciel. Le visage de Basile s'éclaira.

« Un cumulonimbus ?

— N'dis pas de bêtises ! Les cumulonimbus, ça ne se pêche pas ! Trop féroces ! Ceux qui ont essayé ne sont plus là pour le raconter, compris ? Je ne connais qu'une personne qui soit rev'nue d'une

pêche au cumulonimbus… et encore, pas en un seul morceau. »

Son regard se posa un instant sur la capitaine, puis se détourna. « Ce que tu vois, c'est un cumulus. Un p'tit nuage bien sage. Parfait pour te faire la main.

— Papa, je peux y aller ? »

Pour toute réponse son père lui indiqua la chaloupe qui attendait par-dessus bord, prête à appareiller. Il avait les yeux étrangement brillants tandis qu'il l'aidait à monter à bord et lui tendait un sac de toile contenant… des outils flambants neufs !

« Prends ça. Tu n'auras pas besoin du trancheur, mais uniquement des filets. Utilise du 5D, ça sera suffisant. Et surtout ne te précipite pas, mais tends les cordes quand tu lui auras planté au moins cinq harpons dans le corps. Et n'oublie pas de…

— Allez Gaston, laisse-le y aller. Tu vois bien qu'il meurt d'impatience ! se moqua Paco tout en détachant les amarres de la chaloupe. »

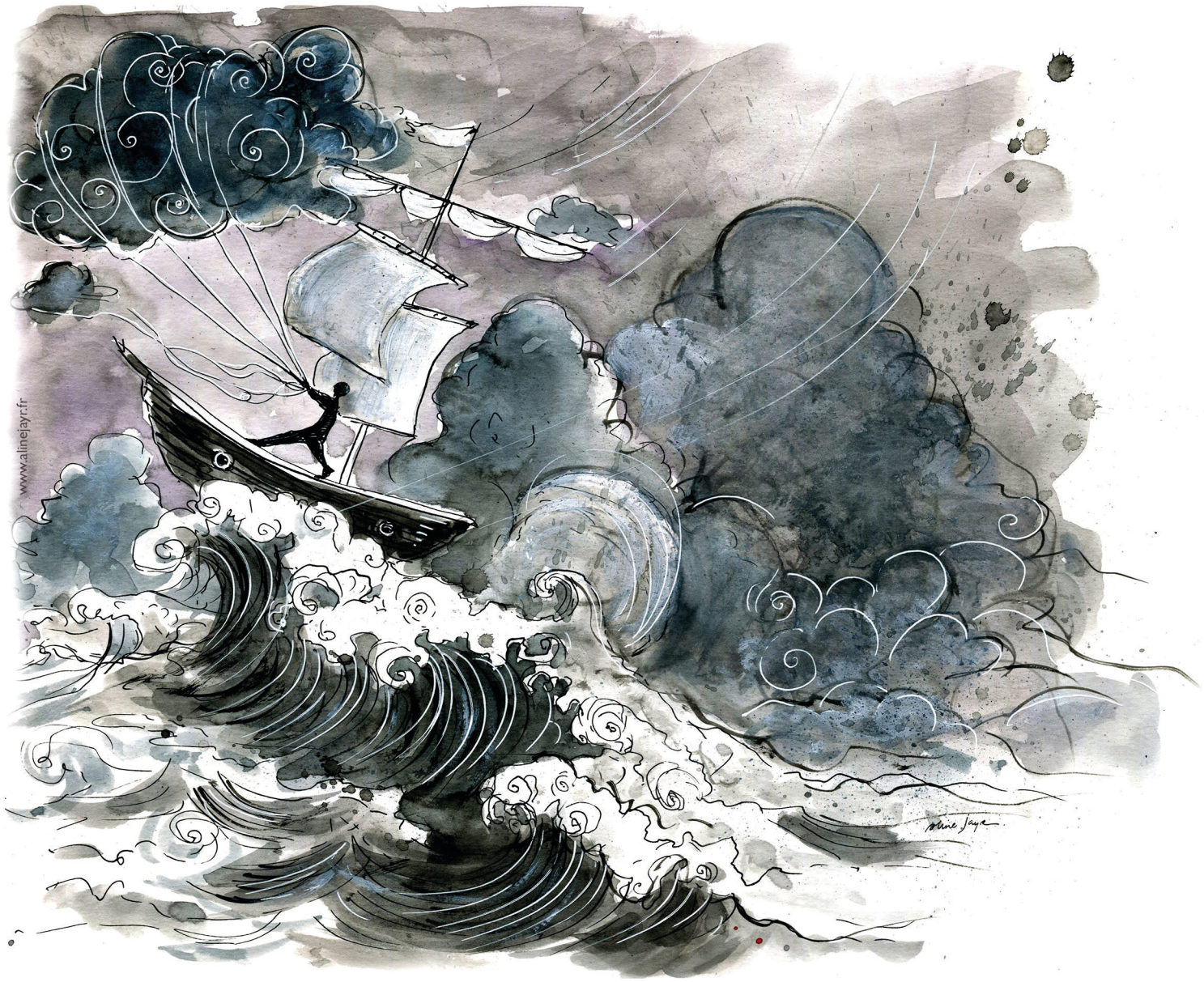
L'embarcation ne possédait qu'une voile unique, mue, comme le *Nemrod*, par un système de poulies éoliques, mais elle avait été conçue pour être manœuvrée aisément par une seule personne. Le frêle esquif filait dans l'air limpide et le vent glissait sur le visage de Basile. Le petit garçon ne s'était jamais senti aussi libre. Il s'approcha du cumulus, encocha le premier harpon dans son arbalète, visa un angle saillant du nuage et tira. Le harpon se ficha dans la masse gazeuse et un remous agita la surface du nuage, qui sembla se cabrer au contact du trait. Basile fixa l'extrémité de la corde reliée au harpon à un anneau sur le devant de la chaloupe.

Il s'apprêtait à tirer une seconde fois lorsqu'une secousse de la chaloupe le projeta au sol. L'embarcation commença à tourner sur elle-même, accélérant comme une toupie, tandis que la voile claquait au vent. Basile s'accrocha de toutes ses forces à la barre pour ne pas être projeté en l'air par la force centrifuge. Il savait qu'il ne pourrait tenir longtemps et ses mains allaient lâcher prise lorsqu'enfin, dans un craquement sinistre, le filin qui retenait la chaloupe arrimée au cumulus céda et libéra l'embarcation. La chaloupe eut un sursaut et resta en suspens un instant interminable, puis recommença à prendre de l'altitude. Basile se releva péniblement et vit en se penchant au-dessus du pavois le cumulus rapetisser rapidement. « Un courant ascendant… J'ai été entraîné dans un courant ascendant. »

Il sentit la honte l'envahir. Tout à sa pêche, il avait négligé de contrôler les vents et avait perdu sa proie. La barque continuait de s'élever. « Qui sait combien il me faudra de virées de bord pour redescendre », songea-t-il en raccourcissant la voilure. Il se retourna vers le *Nemrod*, pour calculer la meilleure route à prendre pour le retour.

Il fut surpris de le voir si bas, et plus encore de l'animation visible sur le pont. Deux silhouettes agitaient les bras dans sa direction — son père devait s'inquiéter pour lui — et Basile leur fit signe en retour, pour les tranquilliser, mais Gaston et Paco redoublèrent leurs gestes et se mirent à courir en tous sens.

Le *Nemrod* avait changé de cap et se dirigeait péniblement vers lui, trainant son fardeau nébuleux. Il lui sembla soudain que le trois-mâts se ramassait sur lui-même et bondissait en avant. Derrière lui, le nimbostratus s'élargissait et commençait à s'effilocher. Basile écarquilla les yeux. Ils avaient largué la proie ! Volontairement ! Atterré, il voulut hurler que cela n'était pas nécessaire, qu'il était capable de manœuvrer jusqu'au *Nemrod* lorsqu'une déflagration explosa à ses oreilles.



Un monstre se tenait derrière lui, roulant ses fumées sombres comme des gueules mouvantes. Des éclairs le traversaient de part et d'autre, et leur lumière ne faisait qu'en souligner ultérieurement la noirceur. La chaloupe dansait, comme happée par un courant trop fort. Lorsque l'air commença à couler autour de Basile, épais et noir, le petit garçon sut qu'il avait été avalé par le cumulonimbus. La pluie se mit à tomber à flot. Elle ne ressemblait pas à la caresse humide dont il avait toujours rêvé, mais lui cinglait le visage et les mains. « Il faut que je sorte d'ici, et en vitesse ! » Il plissa les yeux, cherchant du regard le *Nemrod*, un passage vers la sortie du nuage, n'importe quel indice pour se repérer dans l'obscurité. Il n'y avait rien autour de lui. L'ombre mouillée avait effacé toutes les traces. Le vent le poussait vers une sorte de vortex si compact que seule la foudre qui le zébrait semblait pouvoir fissurer. « Le cœur du nuage ! » S'il n'inversait pas la route immédiatement, il entrerait bientôt dans la zone de haute tension. Il borda fébrilement la voile et dirigea le bateau vers une allure de près, pour remonter au vent.

« Avance ! Avance ! s'il te plait ! » Le grondement du tonnerre lui répondit.

Basile ne put s'empêcher de se retourner un instant. « Je continue de perdre du terrain ! » Quelques minutes encore et il serait au beau milieu du tourbillon. La barque ne résisterait pas longtemps avant de se disloquer et de le précipiter dans l'océan. « À moins que la foudre ne me frappe avant. » La chaloupe avait été projetée pour naviguer en ciel serein, elle ne suffirait pas à contrer la tempête. Il eut l'impulsion d'étendre les bras et de se cramponner de toutes ses forces au nuage, pour cesser de reculer. Se cramponner ? Une idée folle traversa son esprit. « Ça ne marchera jamais ! » La barque gémit, trembla et le gouvernail vola au loin, arraché par la puissance du vent. Sans plus penser à rien, Basile saisit son arbalète et tira loin devant lui, à l'aveuglette. Il faisait trop sombre pour voir quoi que ce soit, mais il comprit à la tension de la corde que le harpon avait atteint sa cible. Il noua la corde autour du treuil à sa gauche et engagea un nouveau harpon dans l'arbalète. La chaloupe avait cessé de reculer, mais semblait surfer de droite à gauche, comme tractée par une créature titanesque. Le second harpon la stabilisa. Basile écarta les bras et saisit les manivelles des treuils — la barque était si étroite que malgré la petite taille il n'eut aucun mal à les atteindre — et commença à enrouler les cordes. Durant un temps qui lui sembla infini il manœuvra avec rage, les mains glissantes de pluie, pour s'arracher à l'étreinte du nuage, centimètre après centimètre. Il était à bout de force lorsqu'il émergea enfin.

La dernière chose qu'il perçut avant de sombrer dans l'inconscience fut la proue dorée du *Nemrod* et des voix qui hurlaient :

« Il est vivant ! Mon fils est vivant !

— Par les mille vents d'Éole, l'gamin a pêché un cumulonimbus. »

Quel membre du MdE êtes-vous ?

Pas toujours facile de se poser et de prendre du recul sur soi-même quand on est pris dans la tempête. Heureusement, le *Mammouth* est là pour vous protéger des bourrasques et vous guider vers la paix intérieure. Vous vous êtes toujours demandé quel est (ou quel serait, si vous n'êtes pas inscrit) réellement votre rôle sur le forum le Monde de l'Écriture ? Suivez notre test facile pour découvrir votre personnalité et votre ascendant.

Personnalité : répondez le plus spontanément possible aux questions — surtout, on ne réfléchit pas ! — puis comptez votre nombre de ★, ■, ● et ▲ pour savoir quelle est votre personnalité dominante (attention, il est possible qu'il y en ait plusieurs).

1. En arrivant sur le MdE, vous vous rendez compte qu'il faut d'abord vous présenter… Votre 1ère réaction :

■ Chouette, encore une bonne raison d'écrire un haïku !

▲ J'ai déjà hâte de rencontrer tous les gens qui se sont présentés avant moi !

● Ça compte dans le quota du nano ?

★ Ah bon, il faut se présenter en arrivant ?

2. Ça y est, vous avez écrit votre présentation…

● J'ai torché ça en trois mots, j'ai un roman à écrire, moi.

★ Horreur, en vous relisant vous trouvez une majuscule non accentuée… mais où est le bouton « modifier » ?

▲ Vous voyez avec excitation que Merguez007 est en train de lire ce que vous avez écrit.

■ Dommage que l'on ne puisse pas en faire plusieurs.

3. En ce moment vous lisez :

▲ Un bouquin offert lors du swap ou prêté par un ami.

● Votre texte, encore votre texte et toujours votre texte. Un roman ça se relit et ça se travaille si on veut en voir le bout !

■ Un recueil de poésie.

★ Le « Guide de survie » du forum. Quoi ? Avec une longueur pareille ça compte pas comme un roman ?

Résultats

Une majorité de ★

Vous êtes une **Feuille Volante**. Récemment ou pas encore inscrit, vous êtes encore en phase d'exploration de l'arborescence du MdE — en essayant de ne pas vous y perdre plus d'une fois par jour. Vous vous demandez parfois au détour d'une conversation pourquoi il est question de « marmites » et de « gibets » (NDLR : à notre connaissance personne n'a encore été pendu sur le forum) ou encore si les fameuses geôles que certains évoquent avec des frissons dans la voix existent réellement. Hum… honnêtement, vous voulez vraiment connaitre la réponse ?

Une majorité de ■

Vous êtes un **Haïkiste Invétéré**. Habitué de la section poésie, vous avanciez pieds nus de la césure à l'hémistiche jusqu'au jour où on vous a piétiné parce qu'en français, on parle de syllabes. La marche à gravir semblait trop haute alors depuis, vous écrivez des haïkus libres — ce qui vous permet également de ne plus avoir à compter sur vos doigts — au moins deux fois par semaine (bah oui, vous ne pouvez pas poster plus de toute façon)… quitte à relancer des débats qui s'avèrent souvent encore plus lyriques que vos écrits.

C'est bien, continuez.

Une majorité de ●

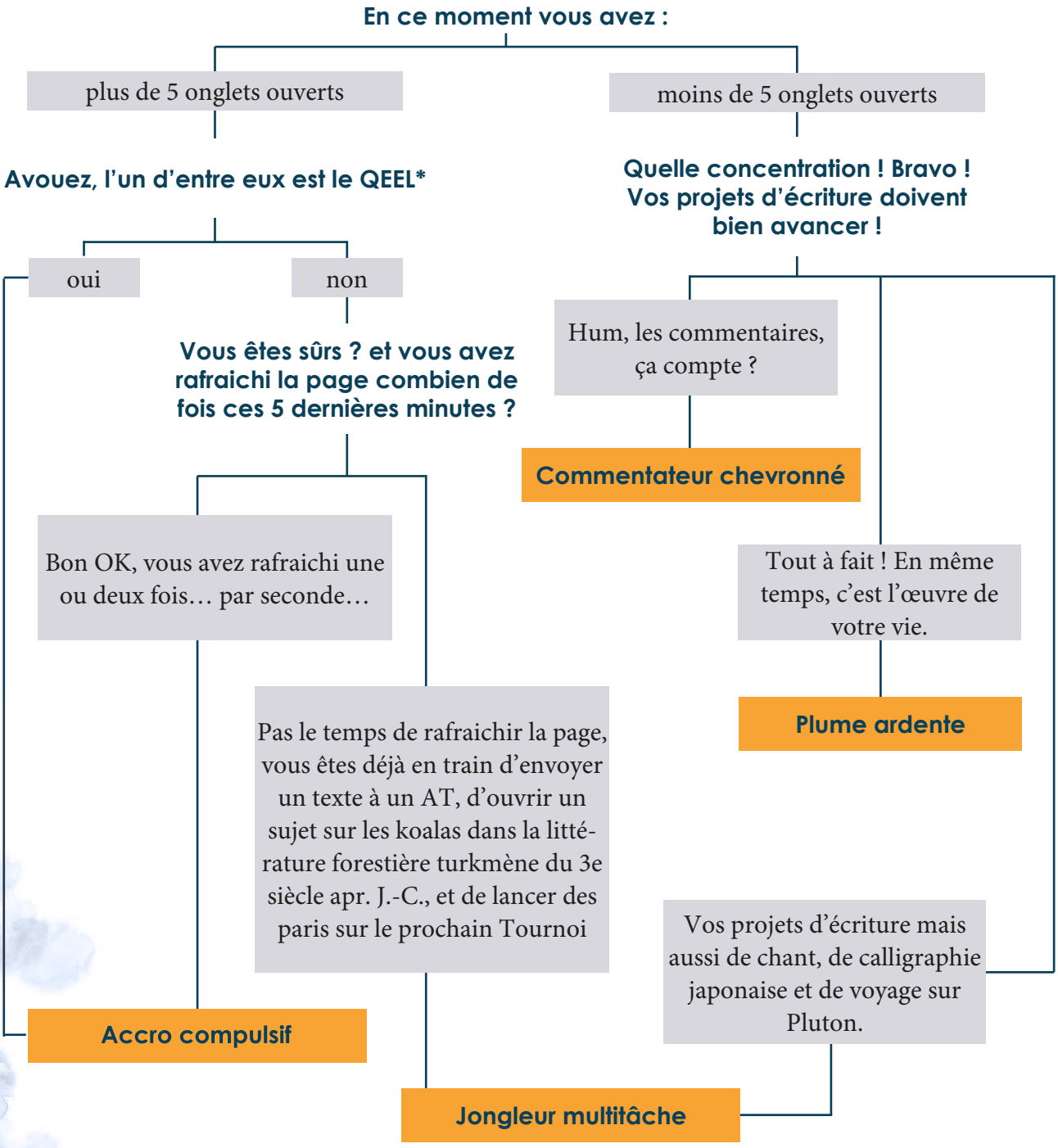
Vous êtes un **Oiseau de Novembre**. Vous disparaissez du forum tous les 1er décembre et réapparaissez tel un phénix majestueux (oui, rien que ça) dix mois plus tard environ, lorsque le mot « nano » est prononcé pour la première fois de l'année, prêts à ingurgiter des litres de café ou tout autre boisson miracle en alignant des kilomots. Les 11 mois suivants ne seront pas de trop pour lire les productions de tous vos acolytes de nano. En attendant, un seul mantra : pluie de mots. N'hésitez pas à passer sur le forum en dehors de novembre, il parait que certaines personnes écrivent aussi le reste de l'année ! Choisissez par exemple le 14 février, si vous recherchez une atmosphère sobre et studieuse pour retravailler vos textes…

Une majorité de ▲

Vous êtes un **Esprit du Flood et des Meetings**. Grâce à vous, plus on est de flood fous, plus on rit. Votre instinct meetingationnel est légendaire et on peut compter sur vous pour gérer les imprévus en toute circonstance. Pour vous trouver, c'est facile : il suffit de suivre les discussions qui s'éloignent un peu trop des textes ou encore l'odeur du gâteau qui cuit pour le prochain marmeeting. Attention, l'abus d'alflood est dangereux pour la santé (à moins que ce ne soit juste le sucre ?) !

Ascendant

Déçu par votre personnalité ? Faites notre deuxième test, et peut-être votre ascendant vous conviendra-t-il mieux !



*Qui Est En Ligne ?

Votre ascendant

Accro compulsif, espion à vos heures :

Le bouton « actualiser » n'a plus de secret pour vous, de même que la page « derniers messages non lus », qui est d'ailleurs toujours vide ou presque : vous connaissez l'actualité du forum mieux que personne. Vous vous êtes fait tatouer « QEEL forever » sur l'avant-bras gauche et vous êtes le colporteur de ragots le plus rapide du MdE — en général, vous êtes au courant avant même les principaux intéressés, c'est dire.

Commentateur chevronné :

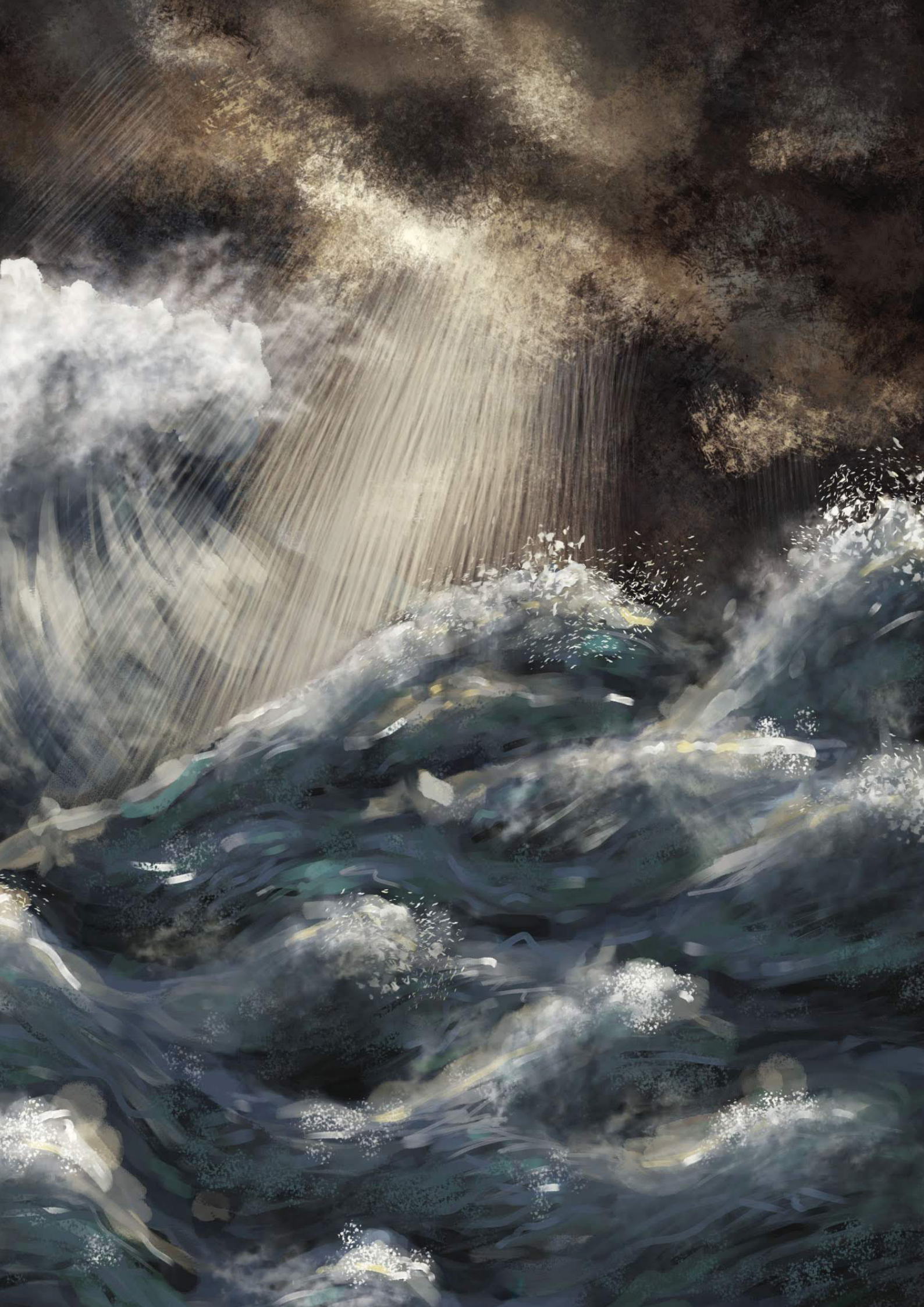
Vous commentez bien plus que vous n'écrivez, vous êtes de tous les gibets, vous mettez un point d'honneur à réagir aux textes des nouveaux membres comme des anciens, vos commentaires sont toujours pertinents et mesurés… eh, stop, les gens comme vous ça n'existe pas !

Jongleur multitâche :

Cette année vous prévoyez d'écrire 3 textes longs, de participer au Blind Texte et à toutes les soirées dico, de créer un nouveau défi littéraire, d'enregistrer 3 podcasts… et ça ce n'est bien sûr que pour les projets internes au forum. Avec vos 15 onglets ouverts en parallèle il est parfois difficile de s'y retrouver et si certains de vos personnages finissent par s'appeler X ou Y ou par changer trois fois de nom en cours de récit ce n'est pas votre faute, il y en a juste trop.

Plume ardente :

Si vous êtes là c'est pour l'écriture, encore l'écriture, toujours l'ÉCRITURE. Vous n'avez pas de temps à accorder aux courses de billes, au flood et autres broutilles futiles (comme les commentaires de texte) qui vous détourneraient de votre ouvrage. D'ailleurs vous ne lisez pas les avis que l'on vous donne : à quoi bon, vous êtes le prochain Marc Lévy, les haters n'ont qu'à aller se faire voir.



Coups de cœur

Coups de vent, coups de cœur.

Tic, tac, tic, tac… La pendule tourne et fait battre les cœurs. Une heure pour écrire un Tic-Tac à partir d'un titre et d'une illustration de couverture ; dix minutes lors des soirées Dico pour créer un texte contenant trois mots piochés au hasard. Pour l'ABC, pas de limite temporelle, mais une contrainte de taille !

Les textes que nous vous proposons sont extraits des innombrables productions d'auteurs-joueurs du Monde de l'Écriture.

Quand la tempête ludique souffle des bourrasques de mots…

Le phrasé de l'alphabet

Dot Quote

Aurore boréale céleste : dame émeraude fuse, glaciale, hivernale, intrigante joyeuserie kaléidoscopique, lueur matelassée, nébuleuse ondine polaire qui ruisselle, suivant toute unanimité, véritablement wonderful, xactement yménophile, zout…

***

Tic-tac

Rémi

Thème : Le fils des os

[Extrait] Dehors, une pluie diluvienne s'abat sur le parc. Il fait presque noir et chaque éclair montre une image effrayante de végétaux broyés traversant les airs. Il ne lui reste que quelques minutes et Barbara en est pleinement consciente. Ses mains s'activent à toute vitesse, assemblant chair et peaux, os et tendons. Plusieurs fois, elle se pique et son sang se répand sur la petite créature qui se forme entre ses doigts.

La foudre s'abat à quelques encablures de la maison, le flash lumineux aveugle Barbara. Pendant de longues secondes, le fracas extraordinaire du tonnerre fait trembler les murs de brique.

***

Le Dico

Zagreos

Mots : Treuil / Mélangeur / Abattre

Je brûle.

Ses yeux me bercent. Un orage gronde, là-bas, rassurant. Son fracas est plus doux que celui du monde. Ses ténèbres traversées d'éclairs abattent tout ce qui existe. Et le treuil puissant que constituent ses iris m'attire, inexorablement. Vers le calme de la tempête.

Au fond, un mélangeur accorde nos fréquences, les joint, les mêle. Plus qu'un. Le tonnerre et le feu, le feu et le tonnerre. Tout brûle, tout gronde. Et nous sommes là. Au milieu. Douillets.

Elle s'abat comme un couperet. La fin. Plus d'orage, plus de tonnerre, plus de fracas. Seulement la triste mélancolie et la violence du dehors. Un peu de vent disperse les cendres.

***

Grimm

Mots : Carboné / Tactiquement / Papillon

Clic-clic-clic-clic — Il compte, distrait, le nombre exact de poussées mécaniques à appliquer pour faire sortir entièrement le graphite du porte-mine. Le temps presse, il a déjà perdu cinq minutes à tergiverser. On l'attend au dehors. Clic-clic-clic-clic

Il sait, il sait, que tactiquement c'est la meilleure solution, qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, qu'il n'y a pas de fumée sans feu et il se prend encore une fois à fuir dans les poncifs pour éviter de regarder, en face, ce qu'il faut faire. La mine entièrement sortie se brise quand il essaie de la rentrer et il grogne. Du bout des doigts il attrape un crayon jaune et dessine, pour gagner du temps, un citron de Provence — pas l'agrume non, le papillon. Ça aurait pu être n'importe quel autre papillon oui mais voilà il l'a fait jaune et c'est devenu un citron de Provence. Ajoutez de la couleur et tout est savant.

Ajoutez du rouge ?

Le clic-clic ressemble à un tic tac et le tic tac lui déplaît. Il arrête. Sous ses yeux le papillon aux détails carbonés semble battre des ailes. Tu en penses quoi, toi ? Il paraît que tu déclenches des ouragans rien qu'en faisant ça, battre des ailes. T'en penses quoi ? Ça te fait vomir aussi ? Tu dors, parfois ?

« Mon général, on vous attend. »

Le général Citron se tourne vers son lieutenant. Il a une bombe au bout des doigts.

Lo

Mots : Assèchement / Flotteur / Winch*

— Et toi, le désert… à quoi ressemblent les tempêtes qu'il te forme ? Il faut bien que ton corps avale l'inertie, l'assèchement, la prison… ses tornades et ses écumes. À force de les subir, j'essaie de me rappeler la traversée de la mer Rouge, avec le Meto sacrifiant nœud après nœud pour résister aux vagues, foc démembré, misaine hurlante et le second donnant des ordres nerveux comme si la houle avait transformé le vaisseau, cent-vingt pieds, trois-cent-cinquante tonnes, en coque de noix, en petit machin de plaisance qui dressait le winch comme une érection d'enfant. Ici j'aurais besoin d'un… genre de flotteur, pour dodeliner gentiment sur la dune, pour faire passer l'anxiété d'être aspiré par le sable. Et toi ?

***

Aube

Mots : Éclaté / Fuyant / F

Éclatée par le vent, ma silhouette s'évapore, emportée par les bourrasques qui me traversent. Je ne peux pas m'empêcher de fixer l'horizon fuyant. J'observe le soleil pâle que les vagues engloutissent lentement. La mer s'écrase à mes pieds. L'écume rampe et lèche la pointe de mes bottes.

Je hurle la première lettre de ton alphabet. Je scande la seconde. Je pleure la troisième. Je ris la quatrième.

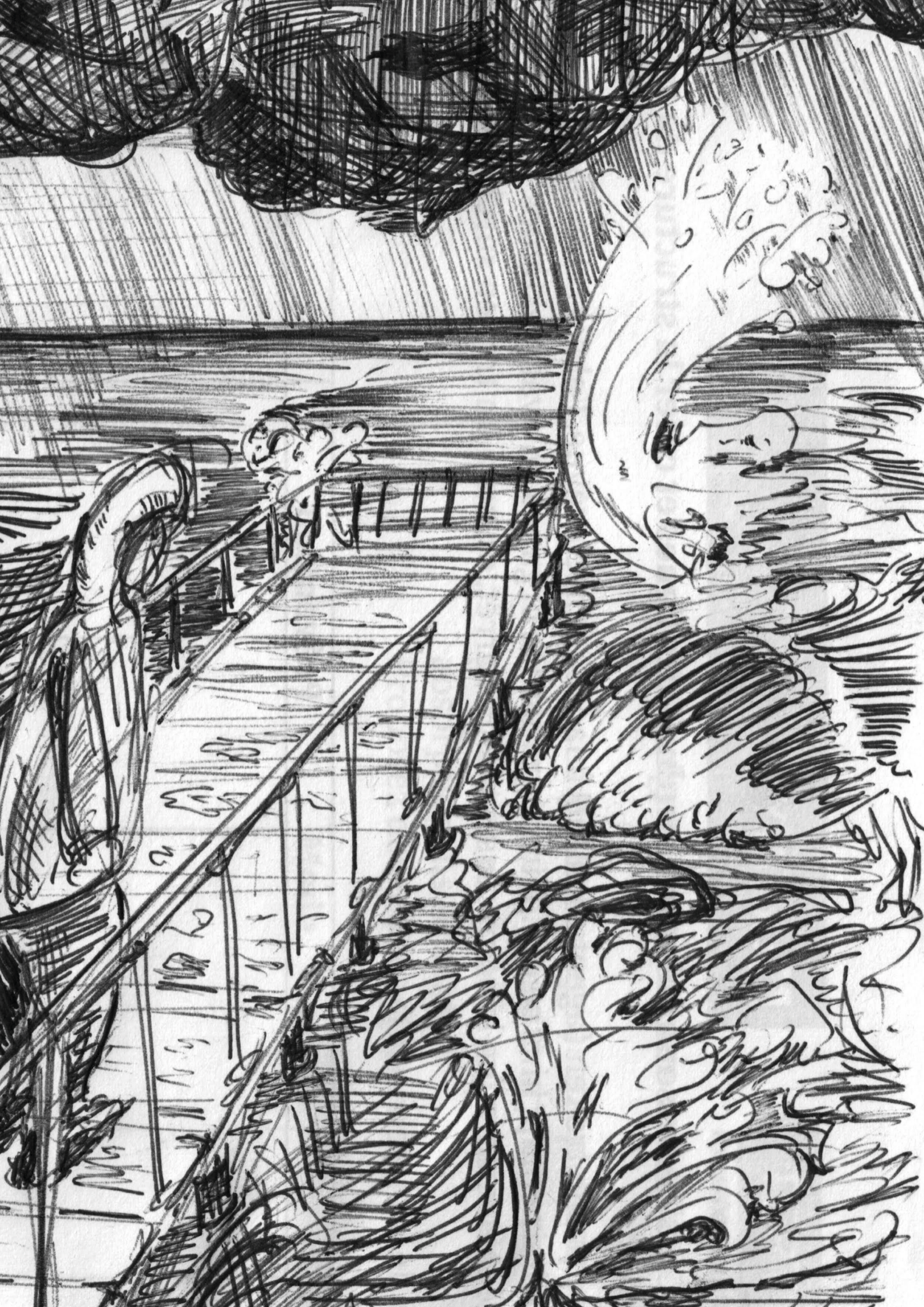
Et sur le sable, je trace la dernière.

F

Juste avant que l'écume ne l'avale.

J'ai dit adieu au ciel gris, et à ton souvenir, et je m'en suis allé.

**(petit treuil à main, utilisé sur les navires de plaisance)*



Conseils écriture

Parfois, au détour du forum, on tombe sur des paroles de membres pleines de sagesse… Nous sommes partis à la recherche des meilleurs conseils des membres du MdE en ce qui concerne l'écriture, citations à l'appui !

1 « Reste toi-même »

S'il fallait envisager une dichotomie entre séduction et sincérité (mais c'est pas comme ça que je le vois), je serais pro-sincérité : je pense pas qu'une façade puisse séduire.

Ariane

2 « Transgresse les règles »

Eh bien qu'à cela ne tienne. Ce sera « Ces menues choses multitudes aux yeux vides m'extrairent de mon corps. », et si le monde n'est pas prêt, qu'il se démerde : je désespère.

Nacas,
sur le passé simple inexistant
du verbe « extraire »

3 « Simplifie-toi la vie »

Une feuille, un stylo et un bout de cerveau.

YOLO.

WEG

6 « Tant que tu avances dans la bonne direction, continue d'avancer ! »

Avoir quelques jalons sur ta route pour ne pas risquer de partir en freestyle… Honnêtement, lance toi… Tu auras bien largement le temps de te prendre la tête avec les détails.

Juste faire un minimum attention aux incohérences qui pourraient faire dévier et/ou foirer ton histoire.

VinzWallBreaker

7 « Avant tout, écris pour toi »

Je vois le truc comme un acte, une scène réelle, devoir en faire un Horcruxe, contenir le réel dans une fiole de quelques pages, et du coup bah je me préoccupe pas de celui qui va lire, je suis tout entier à trouver la bonne façon de pouvoir retrouver les sensation physiques dans des mots. Et là-dessus je suis le premier à ressentir, et je fais totalement confiance à mon écriture, en me disant que si ça peut marcher sur moi ça pourrait sur quelqu'un quelque part (nonobstant les améliorations d'écriture of course.)

Ben.G

4 « N'essaie pas de faire les choses absolument dans l'ordre »

Ce qui m'aide aussi à ne pas m'essouffler, c'est que je n'écris pas toujours de manière linéaire. Je ne sais pas si je vais réussir à expliquer ça correctement… En gros, si je suis à un certain point de mon histoire et que je bloque sur la suite immédiate, mais que me vient tout à coup une bouffée d'inspiration pour un passage qui se passera plus tard dans l'intrigue, je l'écris dans mon « dossier à côté », et je le garde jusqu'à arriver au point où je pourrai l'intégrer dans l'histoire principale. Il m'est déjà arrivé d'écrire comme ça 15 pages de différentes scènes isolées, sans trop savoir où exactement j'allais les placer mais qui se passeraient vers le milieu de mon récit, alors que sur mon dossier principal je n'en étais qu'au quart de l'intrigue environ.

Ocubrea

5 « Commence quelque part, un début n'est qu'un début »

Je dirais que l'essentiel, surtout si tu commences, c'est de balancer tout ce que t'as dans le crâne. Nouvelle ? Roman ? Si tu le sens, pourquoi pas, mais pour commencer ça fait déjà des gros morceaux. Mes premiers textes faisaient dix lignes. C'était des « bouts de trucs », des scènes, des dialogues qui me venaient.

Écris, tout simplement. Ce qui te passe par la tête.

Kerena

Même si au début t'aimes pas ce que t'écris c'est pas grave, ça permet de te dérouiller. À la fin tu pourras toujours supprimer le début «mauvais qui n'a servi qu'à te dérouiller» et il restera toujours 48.000 mots… n'oublie pas ça !

Lo

8 « Fais des pauses et des choses différentes »

Une technique qui me permet de contourner ça parfois c'est de me lancer dans un texte « sans prise de tête », qui me tient moins à cœur ou demande moins de réflexion sur la construction, le scénario, etc. Avec un peu de chance ça permet de se dire « tiens en fait si, j'arrive à écrire » et s'auto-encourager pour la suite.

Elk

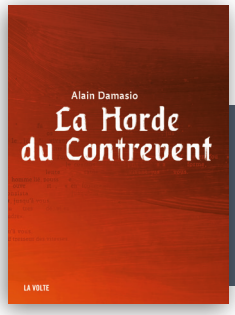
9 « L'inspiration est inépuisable »

Dehors, l'ellipse, la métonymie, dehors les descriptions avares, place au rococo littéraire ! Je te propose un élément perturbateur : un de tes personnages reçoit un courrier (papier ou électronique) lui informant que les 999 bouteilles de vin qu'il a commandées à un prix exorbitant lui arriveront par 20 convois d'ânes (c'était un viticulteur écolo). Quelle chance : tu peux décrire la réception de la lettre, l'arrivée de chaque convoi, ton personnage est en fait un militant de Greenpeace qui milite pour la liberté des ânes de transporter ou de ne pas transporter de vin, au final une bonne petite bagarre avec le viticulteur dans les vignes à coup de poings de raisin, pour lui faire entendre raison. Il y a du suspense : à toi de dire s'il est gagnant ou s'il perd toutes ses dents et qu'il doit manger de la soupe pendant le reste du roman (je me méfierais, ça peut être agaçant, on ne peut pas décrire chaque repas de façon très différente). Bon courage, et ne baisse pas les bras, nous sommes avec toi !

Zacharielle

Conseils lecture

Pour ce numéro, l'équipe a eu envie de vous faire découvrir, ou redécouvrir, quelques lectures. C'est en restant sur le thème des tempêtes et des bourrasques qu'on a composé ce bouquet aérien. Laissez-nous vous suggérer de quoi disperser votre esprit aux cinq vents…



La Horde du Contrevent
Alain Damasio
La Volte
2004

On ne la présente plus… Si ? Avec l'une des plus anciennes fiches de notre section Bibliothèque (elle a été créée en 2007, quand même !) et quatre pages de réactions de nos membres, c'est un classique des lectures du forum. Alors si vous êtes passés à côté de cette pépite, ou que vous hésitiez encore, foncez !

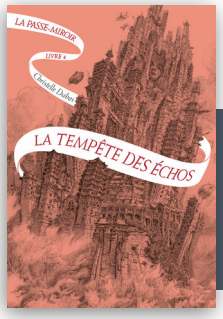
Grand Prix de l'Imaginaire en 2006, la *Horde du Contrevent* est un roman de fantasy. Dans un monde « saigné de rafales », une Horde remonte le vent à contre-courant, pour essayer d'en trouver la source, l'Extrême Amont… Un roman choral dans lequel on rentre parfois difficilement (tous ces symboles, cette pagination à l'envers, qu'est-ce que ça signifie ?) mais qui vaut vraiment la peine qu'on persévère.

Le déchronologue
Stéphane Beauverger
La Volte
2009

Si ce titre vous dit quelque chose, c'est parce que l'équipe vous l'avait recommandé dans le tout premier de nos *Mammouths*. Ardemment défendu par Milora, ce roman a reçu le Grand Prix de l'Imaginaire, lui aussi, en 2010.

C'est une histoire de pirates, celle de Henri Villon, capitaine d'un vaisseau qui tire… du temps. En plein XVII^{e} siècle dans la Mer des Caraïbes, les déchirures dans l'espace-temps permettent aux pirates de profiter des *maravillas*, des merveilles venues du futur : boites de conserve, radios crachant de la musique folk dans les tavernes… Jusqu'à ce que des navires fantômes et destructeurs s'en mêlent, ravageant ports et vaisseaux de façon inexplicable.

Au croisement de la SF et de la Fantasy, truffé de jurons, de vocabulaire maritime, de batailles navales, d'humour, et, surtout, raconté dans le désordre : on vous promet un roman qui décoiffe.



La tempête des échos
Christelle Dabos
Gallimard jeunesse
2019

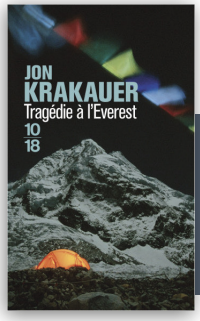
Nous ne vous en dévoilerons pas trop sur ce roman puisqu'il s'agit du quatrième et dernier de la série *La Passe-Miroir*, dont le premier tome a été publié en 2013 après avoir remporté le prix du premier roman jeunesse Gallimard-RTL-Télérama. Une récompense amplement méritée !

L'univers d'Ophélie est constitué d'arches, des morceaux de continents rescapés de la Déchirure qui a ravagé l'ancien monde. Tout commence lorsqu'Ophélie est arrachée à l'arche de ses ancêtres, où les habitants ont la particularité de pouvoir entrer en contact avec les objets, lorsqu'on lui impose un mariage diplomatique avec Thorn, noble de l'arche du Pôle. Là-bas, ce sont les manipulations de l'esprit humain qui façonnent la société…

Après moults découvertes et péripéties, Ophélie est dans ce dernier tome en proie avec des phénomènes étranges qui compromettent l'équilibre des arches. *La Tempête des échos* dénoue la série avec brio — et, il faut l'avouer, avec une complexité proportionnelle à la créativité dont ont fait preuve les tomes précédents.

Océan mer
Alessandro Barricco
Folio Gallimard
2002 (2e publi)

Océan Mer, ce sont trois parties. D'abord l'histoire de la pension Almayer, « posée sur la corniche ultime du monde », où on rencontre sept personnages. Ils ont un monde intérieur, une lubie, un drame ou un passé qui les ont abîmés. Ils espèrent guérir par la mer. Puis une histoire de naufrage, de radeau et de dérive. Enfin, des destins qui se résolvent, comme des fils qui se démêlent. Il y a des chances, si vous n'avez encore jamais lu Alessandro Barricco, que ça ne ressemble à rien de connu. Attendez-vous à de l'eau, des fous, du flou ; à être déboussolé, touché. À des destins croisés et une poésie qui relie toutes ces pages.



Tragédie à l'Everest
Jon Krakauer
Presses de la Cité
1998

En 1995, le magazine *Outside* propose à l'un de ses rédacteurs, Jon Krakauer, de passer une saison au camp de base de l'Everest. Son objectif : faire un article sur les agences touristiques offrant à des alpinistes amateurs de se rendre en haut du plus grand sommet du monde. Krakauer, cependant, réussit à remplacer cette mission par un de ses rêves de jeunesse : au lieu d'attendre au camp de base, il participe lui-même à une expédition pendant le mois de mai 1996.

Mais cette année-là, une tempête fait rage au sommet. En un weekend, huit alpinistes décèdent, dont le guide et une partie des camarades de cordée de Jon Krakauer. Ce témoignage relate l'expédition, mais Krakauer, avec sa plume immersive et poignante, son travail de recherche approfondi et son regard critique, fait aussi un portrait inattendu de ce sommet, raconte son histoire et la façon dont il s'est ancré dans les imaginaires.

Bonus

L'idée de créer une rubrique supplémentaire, sans précédent, de profiter des bourrasques et de la tempête appelées par notre thème de revue, s'est installée dès le début au sein de l'équipe. Celle qu'on a vite nommée entre nous la Rubrique Bonus est donc devenue un projet de chasse — aux images — et de cueillette — de mots. Voilà le résultat des errances urbaines à la recherche d'échos rupestres.

On attaque les supports les plus anciens de nos arts, puisqu'on écrit sur les murs de nos maisons ; on retrouve l'art pariétal, mais après l'invention de l'écriture.

Le plus intéressant selon nous est d'interroger ce qui a poussé les gens à grimper sur ces bâtiments, pour aller écrire ça là-haut. Des aphorismes, des phrases palindromes, des dessins, des affichages règlementaires… c'est tout ce qu'il restera de notre civilisation.

No perspectives
BACK TO BACK
POSTE
DANGER DE MORT
VIVE LE SEXE!

Le Mammouth Éclairé est une revue du Monde de l'Écriture.

monde-ecriture.com

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux.

mondedelecriture

mondeecriture